

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

J U I N 1 7 6 4.



NEUCHATEL,
Chez JEAN FREDERIC HUGI.

MDCCLXIV.



JOURNAL HELVETIQUE.



J U I N 1764.

S E C O N D E S S A I

SUR LE FANATISME (*).

LES maladies les plus dangereuses pour la vie , font celles qui ôtent le sentiment : Tel est le Fanatisme par rapport au cœur & à l'esprit. Le sentiment du mal est un moyen pour le conoitre , mais le mal qui ôte le sentiment enlève ce moyen ; de là vient que le Fanatisme est

R r 2

(*) C'est une conversation ocasionée par la lecture du premier, inferé dans le Journal du mois de Mars , qui a fait naître le dessein de celui ci,

si comun & si peu conu. On monte au Ciel, on creuse dans l'abime, on va chercher dans des faits & des événemens rares, les simptoms du Fanatisme, & on ne pense pas que les choses qu'on va découvrir si loin, ne sont que les violens accès d'une maladie, qu'on a partout autour de soi dans son affiète ordinaire. Je vais tacher d'en doner le vrai caractère.

Le mot *Fanatisme*, dans son étymologie, venant de *Fanum*, Temple, s'entendoit originairement de la prévention, pour tout ce qui se pratiquoit dans les Temples, & signifioit la vertu qu'on attribuoit au culte & aux cérémonies de la Religion. Les Païens, qui avoient des Temples, furent apellés Fanatiques par les Chrétiens, qui, alors, n'en avoient point. C'est de-là qu'il faut partir pour avoir le vrai sens de ce mot, qui, dans l'usage des Langues modernes, n'est pas assés bien déterminé. Ce que les Ecrivains de nôtre tems en ont dit est trop partial & trop passionné pour faire autorité.

Le Fanatisme est donc de toutes les Religions & de toutes les Sectes. Il y a une sorte d'équilibre entre la vertu morale & la piété, quand ce n'est pas la même chose, qui fait que ce qui diminue d'un côté, fait, à proportion, autant d'aug-

mentation de l'autre : Si les bones mœurs gagnent, c'est sur la dévotion ; si au contraire, elles se corrompent, on y supplée par plus de piété, qui, alors, ne peut être que fausse, en ce qu'elle indique plus de vertu où il y en a moins : Voilà ou le Fanatisme, ou l'Hypocrisie ; Fanatisme dans l'ignorance, Hypocrisie dans la mauvaise foi ; & si ce n'est ni l'un ni l'autre, c'est Incrédulité, Irréligion. Ainsi l'Incrédulité s'avoisine de la solide vertu d'un côté, & séparément, l'Hypocrisie se confond avec le Fanatisme de l'autre (*).

R r 3

(*) L'Écriture a nombre de déclarations expresses là dessus *Un Père de famille avoit deux Fils auxquels il dit : Allez travailler à ma vigne. L'un répondit j'y irai & n'y alla point. Voilà le Dévot. L'autre dit je n'y irai point cependant il y alla : Voilà l'Incrédule.. . C'étoit bien à vous, Dévots, que la parole devoit être premièrement anoncée, mais puis que vous la rejettez nous nous tournons vers les Gentils. Voilà encore l'Incrédule.... Je vous déclare que les Péagers & les gens de mauvaise vie vous dévancent au Royaume de Dieu..., Malheur à vous quand tout le monde dira du bien de vous &c. L'Hypocrisie & le Fanatisme se confondent tellement, que Jésus Christ comprend les deux dans le mot d'Hypocrite. Tu prens garde, dit-il, à une paille dans l'œil de ton Frère &*

Il y a aussi un degré de vertu morale permis dans toutes les Religions, & au de-là duquel, (la Religion de la vertu même exceptée, qui par sa nature ne peut lui prescrire des bornes) tout est réputé Fanatisme. Toutes recommandent bien spéculativement la perfection, mais cette perfection est fixée au degré prescrit par l'usage; en sorte que tel est réputé fanatique, dans un tems, pour ne vouloir pas tuer ou mentir, qui n'eut été que juste & véridique, s'il eut marqué la même répugnance dans un autre Siècle. Ce n'est pas que ceux qui baissent les actions de la vertu veillent être moins vertueux que les autres, mais à la vertu licite, selon le degré de pureté ou de dépravation courant des mœurs du siècle, ils ajoutent la dévotion, pour en surhausser le prix. Un moyen de perfection si aisé ne peut manquer de prendre dans la multitude. Quand il a pris cours, quand il est de mise partout, on n'en cherche pas de meilleur, puisque tout le monde s'en acomode. Insensiblement la véritable & pure vertu se raréfie. Elle prend

tu n'aperçois pas une poutre dans le tien : HYPOCRITE ôte premièrement la poutre qui est dans ton œil, & puis tu aviseras à tirer la paille que tu vois dans l'œil de ton Frère.

un air de singularité. On l'observe avec étonnement, come une mode étrangère; come quelques perſones de bout, qui paroiffent d'avantage, au milieu d'une multitude aſſiſe; & c'eſt cela auſſi que les Dévots de toutes les Religions, apellent du nom de Fanatiſme, quand il s'agit de ceux d'une autre Religion que la leur, & ſouvent dans la leur même, par humeur contre la ſingularité. On laiſſe juger quelle juſteſſe, & quelle précision peut avoir le ſens d'une invective, que la paſſion prononce. L'aplication en eſt incontestablement fauſſe, quand on la fait à la vertu, ſi ſingulière qu'elle ſoit; mais elle ne laiſſe pas d'être juſte, quoi que dictée par la paſſion, quand elle a pour objet une dévotion ſuplétoire.

Il n'eſt ici queſtion que du vrai Fanatiſme. On peut le définir, une aliénation d'eſprit, procédant de la corruption du cœur, qui done le prix de la vertu religieuſe à ce qui n'en ajoute point (*). C'eſt le goût pour ce qui frappe l'imagination & les ſens, en fait de Religion; pour les Temples & les Aſſemblées péri-

R r 4

(*) On peut lire là deſſus le premier Chapitre d'ESAÏE & le Pſyame L.

diques ; pour les ajustemens ; pour les paroles mystérieuses ; les actions symboliques ; les histoires merveilleuses ; les prodiges ; les discours pathétiques & touchans ; la musique lugubre : C'est, en un mot, la vénération pour tout ce qui est, envers Dieu, ce qu'est la civilité mondaine envers les homes. Le caractère sensible du Fanatisme est de rendre les homes, en qui il se trouve, inaccessibles à la raison & à l'humanité, superstitieux, & barbares (*).

Le Fanatique est un esprit borné & confus, dont toutes les facultés intellectuelles sont à peu près réduites à l'imagination & à la mémoire. Il ne lui reste que peu de jugement, & moins encore de raison. Il se persuade qu'il croit, parce qu'il en a la volonté, & qu'il tient cette volonté pour une créance effective,

(*) Toute définition du Fanatisme, qui peut s'appliquer à J. C & aux Apôtres est évidemment fautive, parce qu'ils se sont montrés sensibles à tous égards, dans leurs discours & dans leurs actions & que le caractère propre du Fanatisme est de manquer de sens. On prie l'Auteur du premier Essai d'appliquer ses définitions à cette règle.

tandis que , dans le vrai , il ne croit rien , parce qu'il ne conçoit rien. Il compte ses opinions pour autant de vérités démontrées. C'est sur elles , come sur des principes incontestables , qu'il juge de tout ce qui lui est proposé. Une lumière pure & vive éblouit & brouille son entendement. Que les difficultés s'acumulent sans nombre dans son système , il digère tout. Que la Raison & la Nature parlent , il est sourd. Toute autre idée des choses que celles qu'il en a lui est suspecte. Il lui semble bien que deux & deux font quatre , que cette proposition est sans réplique ; mais si elle choque son système , il se défie de son propre jugement & retourne à ses opinions. Dieu a parlé , dira t il , est ce à l'homme à lui demander compte de ce qu'il a dit ? Tirera-t il Dieu devant son tribunal ? C'est ainsi qu'il se tire d'affaire.

Le Fanatique fait du culte public & privé l'essence de la Religion. N'en pas faire le même cas que lui , c'est être impie à ses yeux. Il se pénètre de vénération & de respect , pour tout ce qui le charge & qui l'amplifie. Il se délecte dans tout ce qui lui donne de la majesté & de l'éclat. Tout ce qui va à l'épurer , ou le simplifier , l'allarme. En diminuer quel-

que chose, c'est être sacrilège; cela le met au désespoir. Il est tout pour la Religion représentative, tout pour celle qui se professe, & qui ne se pratique pas. La vertu a pour lui trop de rapport aux hommes. Il veut bien être envers eux véridique, juste, & bienfaisant, mais par obéissance à Dieu, pour lui plaire, pour lui être agréable; & toujours au degré prescrit, & sans préjudice du culte. C'est à Dieu qu'il veut être utile, sinon pour lui faire du bien, au moins pour augmenter sa gloire, & cette gloire, il la fait consister, non à ressembler lui-même à Dieu; en amour pour les hommes, en justice, en patience, & en miséricorde; mais à supposer Dieu tel que lui, tel qu'il se plairoit à être lui-même, en grandeur & en puissance parmi les autres hommes. Il voudroit être obéi de gré ou de force; il en conclut que Dieu veut être obéi de gré ou de force. Tout ce qui pourroit flater ses goûts particuliers, son orgueil & sa vanité, lui paroît devoir se trouver en Dieu, parce qu'il juge du cœur de Dieu par le sien.

Non-seulement le Fanatique veut lui-même honorer & servir Dieu à son sens, & par le culte qu'il a reçu & goûté dès l'enfance; mais c'est un Despote des cœurs &

des esprits, qui veut faire de ses yeux les lunettes de tout le monde, asservir les autres à sa créance, leur imposer son culte, leur faire trouver la vérité dans ses opinions, & le vrai service de Dieu dans celui qu'il lui rend. Il violera sans remords les préceptes de la Religion qu'il professe, & peu lui importeroit que les autres les violassent aussi, pourvu qu'ils l'admissent spéculativement, & qu'ils la professassent, sans la profaner autrement que lui. C'est ainsi qu'on a vu par tout, & dans toutes les occasions, des gens sans conscience & sans mœurs, des profanes, des menteurs, des fripons, des adultères, des yvrognes, paroître tout de zèle, recourir à la calomnie, & crier à l'impiété, au fanatisme, & à l'hérésie, contre celui qui marque la moindre répugnance à la créance & aux actes de cette Religion, dont ils violent eux mêmes si impudemment la morale.

Enfin le Fanatique pousse ses injustes prétentions sur la conscience d'autrui, jusques à la cruauté & à la barbarie. Ce n'est pas assez pour lui que l'accès à tout sentiment d'équité & de compassion soit fermé à l'infortune & aux malheurs des Hérétiques vrais ou prétendus; il se fait un mérite devant les homes & devant

Dieu, de les agraver par tout ce qui est en son pouvoir: On voit rarement un criminel conduit au fuplice, fans émouvoir la compaffion des fpectateurs, mais plus rarement encore un Hérétique fupofé, en pareille circonftance, qui n'éprouve, jufques à fon dernier foupir, & au de-là, s'il étoit poffible, toutes les marques de leur infenfibilité, ou plutôt de leur joie, par les railleries & les insultes les plus amères. Il eft fi aifé de glorifier Dieu, quand il ne faut pour cela que donner effort à la dureté & à la brutalité de fon caractère, que nul ne veut manquer à cet égard, à l'édification qu'il croit devoir à fes femblables, ni refufer à Dieu ce témoignage de fon dévouement; il n'eft point de barbarie, à faire frémir la nature, qui ne trouve de l'aplaudiffement & du concours, dans un efprit & un cœur, infectés de la contagion du zèle fanatique (*).

Je ne fais pourquoi on ne cherche jamais des exemples de fanatifme dans l'Hiftoire Sainte, qui en fournit de fi frapans.

(*) La Canaille peut bien foutenir fa Religion par les voies qui lui font propres, mais on laiffe aux difeurs de bons mots à dire ce que font de telles Religions.

Coment les Patriarches auroient-ils été *errans çà & là come étrangers & voyageurs sur la terre*, si le Fanatisme des Nations, parmi lesquelles ils vivoient, ne les avoit rendus nécessairement ambulans? Coment concevoir la persécution que les Prophètes ont généralement éprouvée dans leur propre Pays, & de la part de leur Nation, si la vérité n'eut été dans leur bouche, come dans celle de JESUS-CHRIST, une écharde au Fanatisme de leurs compatriotes? Qu'étoit-ce, chez les Juifs, que cet atachement pour la *Tradition des Anciens*, que JESUS-CHRIST reprend en tant d'ocasions; *se laver les mains avant le repas* par principe de conscience; observer rigoureusement le repos du septième jour; corrompre la morale par de fausses maximes; jeuner, prier en public; si ce n'est, Ignorance, Fanatisme, & Hipocrisie quand on est de mauvaise foi? Que fera-ce que cette fureur, qui fait crier devant PILATE, *Ote, ôte, crucifiez ne délivre pas celui ci, mais BARRABAS; or BARRABAS étoit un brigand*: Qu'est-ce que tout cela, sinon l'effet ordinaire & naturel d'un lache & barbare Fanatisme?

On a vu les Grecs, & les Romains; dit l'Auteur du premier Essai, *immoler, à leurs fausses Divinités des victimes huma-*

nes. Les Juifs & les Chrétiens n'en ont ils jamais immolé? Les croix, les échafauts, & les buchers, ne valent-ils pas des Autels, quand on y conduit une victime innocente; quand ceux qui la font mourir, ou qui y adhèrent, s'imaginent en cela *rendre service à Dieu*? Que signifieroient donc ces paroles de CAÏPHE: *Il importe qu'un homme meure pour la Nation*; & celles ci: *Si tu détroves celui-ci, tu n'es point ami de CESAR*?

Le Fanatisme est ordinairement chez le Peuple, come un Fleuve dans son lit; &, en partie, dans ses Conducteurs spirituels, plus ou moins selon le degré de leur ignorance. C'est à eux que JESUS-CHRIST en impute les plus violens éfets, LUC XI. v. 42-54. C'est eux qui le consacrent, qui en dirigent le cours, qui en procurent ou suspendent l'action: Directement, quand ils font les Ministres des Loix qui s'y rapportent; ce qui a fait dire à VOLTAIRE, touchant le massacre de la ST. BARTHELEMI:

*Les Prêtres enivrés du sang des innocens,
Ofroient à l'Eternel cet exécvable encens.*

Indirectement, quand ils n'ont que la faculté des sollicitations privées, & d'une

approbation tacite (*). S'il monte plus haut, il afoiblit la vue du Gouvernement, & l'intercepte même sur les suites du mal que l'état se fait par la corruption de la justice distributive, qui devient insensiblement arbitraire, par la ruine de la confiance, de l'industrie & du comerce; d'où suivent la dépopulation & l'afoiblissement.

On lâche quelquefois la bride au Peuple passionné contre les Hérétiques, vrais ou suposés, parce qu'on n'aime pas à se charger en particulier de l'odieuse épithète de persécuteur, & de là naît la licence éfrenée du Peuple, qu'on ne peut plus contenir, sur quelque sujet que ce soit. On fait coment, depuis les Croisades, l'Espagne & plus encore l'Italie sont devenues, & ont été pendant fort longtems des pépinières de brigands. Ceux qui savent quelles extorsions se sont comises en France, lors de la Révocation de l'Edit de Nantes & long-tems après, sous prétexte de Religion, n'auront pas de peine à décou-

(*) Il y a partout des personnes apellées, par état, à déclamer contre le mal; cependant il n'est pas d'exemple, que l'on sache, de predications qui se soient faites, contre la persécution envers ceux d'une autre Religion, précisément dans les tems & les lieux, où elle s'est exercée.

vrir l'origine de cet esprit presque général de monopole, de concussion & de malversation ouverte, qui a finalement réduit la France à le punir exemplairement dans ses Munitionnaires du Canada & de la Martinique.

Mais lors que le Gouvernement ne tolère point de voies de fait, & qu'il y a justice indistinctement pour tous, le Peuple ne s'y porte qu'autant qu'elles sont revêtues de la forme du Droit, lors qu'un jugement de haute justice l'invite tacitement à être de moitié dans l'exécution. En attendant ces occasions, toujours trop rares pour lui, il se satisfait par tout ce que l'imagination & la langue peuvent composer & répandre impunément d'imputations calomnieuses ou burlesques, sur le compte des Hérétiques. C'est de là que viennent ces ingénieuses fornettes, si propres à épouvanter les enfans; ces contes de vicilles, les uns fots, les autres malins, par lesquels une secte cherche à s'amuser de ce qu'elle suppose à l'autre, & ces burlesques noms de parti, qui semblent cacher la haine, sous l'apparence du mépris. C'est un petit mal, il est vrai, & que les prétendus Hérétiques savent toujours mépriser ou supporter, mais il découvre

découvre le fiel intérieur du zèle fanatique, qui n'attend qu'une occasion pour se donner carrière. En faisant tout le mal qu'on peut, on fait assez juger qu'on en feroit bien d'avantage, si l'on n'étoit retenu par un frein, & qu'on y est prêt, dès qu'on le pourra impunément, come l'expérience le vérifie dans toutes les occasions.

S'il étoit possible au Fanatisme de réfléchir, il sentiroit bientôt qu'il agit à contre-fin; que c'est imprudemment découvrir la mauvaise opinion qu'il a lui-même de sa cause, que de la soutenir par de semblables moyens. L'hipocrisie est toute mauvaise foi, par cela même qu'elle est hipocrisie. C'est toujours pour soi qu'elle s'occupe de la Religion des autres, en ne paroissant occupée que de la sienne. Mais s'il y a moins de mauvaise foi dans le Fanatisme, il faut convenir qu'il n'en est pas à beaucoup près entièrement exempt. Il en montre évidemment, lors qu'il emploie les voies obliques de la fraude pie, du mensonge & de la violence pour se soutenir.

De quelque Religion que soit un homme sensé, s'il a, en même tems, de la doctrine dans l'intention, il tiendra pour sus-

pect d'erreur & de mensonge tout ce qui, sous le nom de vérité, s'appuie des armes de l'hipocrisie, de l'erreur, & du vice & n'emploiera jamais que celles qui sont propres & particulières à la Vérité, la persuasion & l'exemple. Il ne prononcera décisivement sur rien qu'il n'entende, & s'abstiendra surtout de parler & d'agir^o contre ce qu'il ne conoit point, ou qu'il n'entend point. Il se dira une fois pour toutes, que le zèle forcené de la populace, pour la Religion de tout le monde, est moins l'indice de la *porte étroite* où *entrent peu* de gens, que celui de la *porte large* & *du chemin spacieux* que tout le monde suit & qui *conduit à la perdition*: Que tout le monde n'a pas une vocation pour se mêler de la Religion des autres: Que la seule vraie vocation est la soumission spontanée & libre de ceux dont on veut rectifier les opinions & épurer les mœurs: Que s'élever sur eux par tout autre moyen & sans une sensible supériorité de conoissance & de vertu, c'est les faire aller *pour les vivans aux morts*: Que la Religion de chacun est son affaire propre & particulière, parce que chacun est chargé de *s'éprouver soi même*, puis que *chacun portera son propre fardeau*. Il se dira surtout, qu'on peut faire la guerre à Dieu sans

dessein, & que, si celui qui *reçoit un juste en qualité de juste* doit s'attendre au *salair de juste*, celui qui le maltraite en cette qualité, doit s'attendre aux *éfets les plus rigoureux de la vengeance divine.*

C H.





E X A M E N

*De de la Profession de Foi du Vicaire Sa-
voyard.*

TROISIEME SUITE (*).

JE ne crois pas de me tromper, lorsque je suis fermement persuadé que j'ai prouvé dans mes Observations précédentes, la grande utilité d'une Révélation sortie des mains de l'Etre Suprême & marquée de son Sceau. Qu'on se rapelle un instant les considérations que je présentois alors à mes lecteurs, & l'on verra si je me fais illusion sur cet article. Suposant d'abord, avec mes antagonistes, qu'une Révélation surnaturelle ne peut rien ajouter aux lumières que nous pouvons tirer du bon usage de nos facultés, j'ai fait voir (malgré cette suposition) qu'une pareille Révélation ne laisseroit pas de nous être in-

(*) Diferentes ocupations ont inrerrompu ces observations. Si je croyois que quelques uns de mes lecteurs ont remarqué cette interruption, je leur dirois que j'espère d'en donner la suite avec plus de régularité.

finiment avantageuse, par ce qu'elle dirigeroit nos réflexions du côté des grands objets de la Religion, & qu'elle nous aideroit à les découvrir, & à marcher sûrement à travers les précipices de l'ignorance & de l'erreur, dont nous serions environés; mais surtout, parcequ'elle seroit revêtue d'une autorité presque nécessaire pour faire impression sur le Peuple & sur les Philosophes, & pour dissiper tous les doutes que des raisonnemens abstraits & reçus pourroient laisser dans l'ame des uns & des autres. Examinant ensuite, s'il étoit bien vrai, qu'une Révélation céleste ne peut rien ajouter aux saintes lumières de la Raison, j'ai prouvé qu'une semblable supposition étoit insoutenable, & que Dieu pouvoit nous enseigner dans sa Parole des Dogmes & des Vérités extrêmement importantes, auxquelles nous ne saurions parvenir par le seul exercice de nos facultés naturelles. On ne peut donc plus dire, avec les admirateurs du Vicaire Savoyard, *A quoi bon la Révélation?* J'en ai démontré les avantages inestimables: On peut encore moins s'écrier, *Montrez moi ce qu'on peut ajouter pour la gloire de Dieu, pour le bien de la Société, & pour mon propre avantage*

aux devoirs de la Loi naturelle?.. Je l'ai montré dans mes dernières Observations : Vous en trouverez la preuve dans le mois d'Août 1763 du Journal Helvétique.

Malgré cela mes adverfaires ne fe font point tûs : Ils font réfolus de ne prendre le parti du fîlence qu'à la dernière extrémité. Ne pouvant ataquér directement les preuves que j'ai raportées , ils les ataquent au moins indirectement. Ne laifions donc pas nôtre ouvrage imparfait : Examinons une objection qu'on m'a faite: Je ne veux pas qu'il reffe l'ombre d'une difficulté.

„ Une preuve bien claire , m'a-t-on dit,
 „ qu'une Révélation céleste ne fauroit
 „ être utile au genre humain, c'est qu'il
 „ n'y en a point que l'Etre fuprême ait
 „ fait annoncer à tous les homes. Animé
 „ de l'amour le plus tendre pour *eux tous*,
 „ il doit leur acorder également à *tous* des
 „ avantages qui contribuent efficacement
 „ à leur bonheur. S'il étoit donc vrai
 „ qu'il put exifter une Révélation avan-
 „ tageufe au genre humain, *elle auroit*
 „ été de *tous les tems* & de *tous les lieux*,
 „ & Dieu l'auroit fait conoitre à *tous les*
 „ *habitans de nôtre globe*, Savans & Igno-
 „ rans , Européens , Indiens , Africains &
 „ Sauvages. Et cependant où trouverez

„ vous cette Révélation universelle? Com-
 „ bien de milliers d'hommes qui n'ont jamais
 „ oui parler de MOÏSE & de J. C? Vos
 „ Missionnaires vont-ils dans la Tartarie mé-
 „ diteranée, dans l'Amérique, au Japon,
 „ ou dans les Harem des Princes d'Asie?
 „ Et leurs femmes iront elles en enfer pour
 „ avoir été recluses?

Non sans doute qu'elles n'iront point
 en enfer pour cette seule & unique raison;
 ce n'est point là mon idée. Je n'empêche
 point que M. le Vicaire se tranquillise sur le
 sort d'un sexe, pour lequel il a témoigné
 s'intéresser. La Révélation (selon moi)
 n'est pas absolument nécessaire pour être
 sauvé. C'est ce que j'ai déjà remarqué ci
 dessus & que je ne répéterai pas une se-
 conde fois. Il vaut mieux s'atacher à sa-
 tisfaire plus directement à l'objection que
 je viens de rapporter.

Je pourrois d'abord répondre, que Dieu
 s'est manifesté plus généralement aux ho-
 mes qu'on ne voudroit se le persuader,
 & que ceux d'entr'eux qu'il a laissé sans
 Révélation, ne sont pas en droit de s'en
 plaindre, puisqu'ils ont des secours suffi-
 sans pour conoitre le Seigneur & leurs
 devoirs, & que Dieu ne leur fera rendre
 compte, qu'à proportion des lumières

qu'ils pouvoient aquérir, & des devoirs qu'ils pouvoient pratiquer. Ce font là fans doute des raisons, qui diminuent la force de l'objection, & qu'on a employées plus d'une fois avec succès : Agifions cependant avec candeur & prouvons à M. ROUSSEAU, qu'il n'est pas *le seul home de son siecle*, qui écrive *de bone foi*. J'avoue que ces réponses ne me satisfont pas à tous égards, & qu'elles ne lèvent selon moi, qu'une partie de la difficulté. On peut toujours objecter, que si les états de la Révélation furent, dans tous les tems, beaucoup plus confiderables qu'on ne s'imagina, ils ont cependant toujours été fort loin d'être universels ; & que si les personnes abandonnées à leurs seules lumières naturelles ne font pas en droit de s'en plaindre, ils devoient cependant s'attendre à quelque chose de plus, de la bonté du Seigneur ; que cette bonté est infinie ; qu'elle engage par conséquent l'Etre Suprême à faire à tous les homes tout le bien possible ; d'où il suit, qu'il devoit leur faire anoncer également à tous, la Révélation que nous envisageons come un avantage si confiderable. Le Père comun des homes, disent-ils, ce Père si tendre envers tous ses enfans, refuseroit-il à la plus grande partie d'entr'eux, une faveur

dont-ils peuvent éprouver les plus heureux états, & ne leur acorderoit-il que ce qu'il ne peut absolument se dispenser de leur acorder ?

Que répondrons nous donc à cette nouvelle instance ? Nierons nous que Dieu soit infiniment bon ? Loin de nous un pareil blasphème. Disons nous que l'infinité de la Bonté divine ne consiste pas à faire à tous les homes tout le bien possible ? Je ne saurois contester encore un principe si évident. Cependant l'objection presse, & il s'agit d'y faire une réponse qui soit satisfaisante.

En voici une que je trouve très concluante. Je crois donc que la Révélation est véritablement un bien, lorsqu'on l'envisage en elle même & dans ses suites ; mais je ne puis me persuader que ce soit un bien possible. Je sens que ce langage va surprendre un grand nombre de mes lecteurs. Plusieurs d'entr'eux s'écrieront avec indignation : Malheureux ! arrêtez, vous mettez des bornes à la Puissance infinie du Créateur ! A Dieu ne plaise, que je comisse un crime si énorme ! J'aimerois mieux, il est vrai, mettre des bornes à la Puissance, qu'à la Bonté de Dieu, s'il me falloit nécessairement opter entre ces deux partis ; mais je ne suis réduit ni à

l'une ni à l'autre de ces extrémités. Je reconois la Puissance illimitée de l'Etre souverainement parfait. Si les expressions dont je viens de me servir y portoient la plus légère atteinte, je les déteste, je les rejette avec horreur, & je me prosterne aux pieds de son Trône pour en obtenir le pardon; mais je ne crois pas qu'on puisse leur donner une pareille signification sans leur faire violence. En quoi consiste la Puissance infinie du Seigneur? A faire tout ce qui est possible: D'où il résulte qu'elle ne peut opérer l'impossible; qu'elle ne peut faire par exemple qu'il existe une vallée sans montagnes; que $2 + 2$ ne soient pas 4; que le carré de l'hypothénuse ne soit pas égal aux carrés des deux autres côtés: Dire que Dieu ne peut pas faire ces choses, ce n'est pas borner sa Puissance; & pourquoi? Parce qu'elles ne sont pas possibles. Hé! ne voyez vous donc pas que je ne borne point la Puissance de Dieu, en avançant, qu'il ne pouvoit accorder sa Révélation à tous les hommes, puisque je prétens en même tems que l'Universalité de cette Révélation n'est pas un bien possible? J'avoue cependant que ceci a besoin d'explication, & je prie mes lecteurs de s'y rendre attentifs, afin qu'ils ne m'attribuent pas

des idées contraires à ma façon de penser.

Je ne prétens pas ici que Dieu n'ait pas le pouvoir physique de se manifester surnaturellement à tous les homes : Celui qui a pû se servir *de MOISE pour parler à J. J. ROUSSEAU*, pourroit sans doute se servir du même Prophète ou de quelqu'autre, pour se faire conoitre à ces Sauvages, dont le Citoyen de Genève plaidoit si éloquemment la cause. Si dans cet instant même je puis exciter certaines idées dans l'esprit de mes lecteurs les plus éloignés, comment pourois-je refuser ce pouvoir à l'Être suprême, qui est présent par tout & qui doit incontestablement conoitre la manière d'agir sur des ames qu'il a créés lui même ? Il faudroit que j'eusse perdu le sens pour contester une pareille vérité, & je ne crois pas que j'en sois encore là. Je sens donc que la chose n'est pas impossible en elle même, & je veux dire simplement ici, qu'elle est impossible hypothétiquement, impossible par des raisons tirées, tant des Perfections de Dieu, que de la liaison des autres Êtres & des circonstances où ils se rencontrent. Pour me faire d'autant mieux comprendre, il ne sera pas inutile de remonter à des principes éloignés. Je le fais avec d'autant

plus de plaisir, qu'ils peuvent servir à résoudre des difficultés qu'on fait sur d'autres matières de Religion, très importantes. Mais il s'agit ici de procéder avec ordre & de distinguer soigneusement mes idées.

I. *Toute Créature est nécessairement limitée dans son essence & dans ses perfections.* C'est son apanage: Les choses ne peuvent pas être autrement. Comme la souveraine perfection résulte de l'existence de soi même; l'imperfection découle d'une existence précaire & dépendante. Tout ce qui a été créé doit être imparfait par cela même: Il doit nécessairement dépendre de son Auteur, & s'il existe d'autres Créatures, elles borneront vraisemblablement ses qualités & ses opérations. Supposons par exemple un Etre intelligent, commençant à exister; ses connoissances ne seront pas éternelles; elles seront susceptibles d'augmentation: Voilà différens degrés dans ses lumières & dans ses connoissances: Voilà l'imperfection.

II. *Il doit y avoir différens ordres de Créatures.* Les unes seront d'un rang supérieur; les autres d'un rang inférieur. Posez le contraire: Il n'y auroit qu'une seule espèce d'Etres créés dans la Nature, & que deviendroit ce mélange admirable, cette variété si surprenante qu'on remar-

que dans l'Univers? La Beauté consiste dans l'uniformité jointe à la variété (*); le Tout ne seroit donc ni si beau, ni si harmonique & les œuvres de la Création ne présenteroient plus à nos yeux un spectacle si touchant & si magnifique.

D'ailleurs quelle espèce de Créature auroit été préférée selon vous? Celle sans doute qui ocupe le premier rang & qui voit toutes les autres au dessous d'elle; mais outre que tout est lié dans la Nature & que les Etres d'un ordre supérieur suposent nécessairement des Etres inférieurs, come je le prouverai dans un instant; outre cela, dis-je, ne voit-on pas que ceux-ci n'existeroient pas & que par une conséquence nécessaire, Dieu n'auroit pas un si vaste champ pour l'exercice de ses perfections? L'home n'auroit pas été tiré du néant, & voudriez vous n'exister pas? Je voudrois être, direz vous, une de ces Créatures supérieures auxquelles l'Etre suprême a assigné le premier rang. C'est une plaisante idée que celle-là! Il me semble que j'entens le Vieillard de JUSTIN

(*) C'est ce qu'on trouvera démontré dans plusieurs ouvrages modernes. Je me contente de citer l'*Essai sur le Beau* du P ANDRE' JÉSUITE: Voyez en particulier la Préface de M. FORMEY Edit, d'Amster : 1759.

MARTIR (*), décidant gravement que toutes les Intelligences ont été créées égales & que l'unique différence qui règne entr'elles consiste, en ce que les unes sont restées dans leur état primitif, tandis que les autres ont été placées dans des corps de cochons, les autres dans des corps de serpens, les autres dans le corps des hommes. Pour que votre ame fut une Intelligence supérieure, elle devrait avoir des connoissances, une capacité, des facultés qu'elle n'a pas ; mais alors, ce ne seroit plus la même ame ; ce ne seroit plus l'Être qui caractérise votre Individu. Vous n'existeriez pas : Eh ! que vous importeroit-il qu'il n'y eût que des Intelligences supérieures dans le Monde ?

III. *Ces différentes Créatures doivent nécessairement être liées entr'elles.* Que voudroit-on ? Qu'elles fussent isolées, sans suite, sans dépendance mutuelle, sans correspondance réciproque ? Qui desireroit de l'existence à ce prix ? Mais encore, quel triste cahos que l'assemblage des êtres ? Nulle harmonie, nul concert entr'eux ; nul but, nul dessein, nulle sagesse, nulle intelligence dans l'arrangement du Tout :

(*) Voyés son *Dialogue avec Tripbon*.

Est-ce ainsi que Dieu manifesterait ses Perfections infinies ?

Si nous considérons cet Univers , nous verrons cette liaison & cette dépendance intime des Etres , les uns à l'égard des autres. Le Soleil vivifie tout , & porte dans toutes les Planètes une chaleur bien-faisante , qui est entretenue par les matières & les alimens qu'elles lui renvoient à leur tour. La Mer fournit à la Terre les vapeurs dont elle a besoin ; elles s'élèvent , retombent en pluies abondantes , qui fertilisent nos campagnes & les remplissent de plantes utiles & agréables ; ensuite elles se rassemblent dans les lits des Fleuves & des Rivières , & la Terre les renvoie dans ces vastes Océans , d'où elles pourront s'exhaler de nouveau. Les Plantes nourrissent les animaux ; ceux-ci fournissent aux besoins de l'home , & l'home par un juste retour , cultive les unes & soigne les autres , afin qu'ils puissent continuer à contribuer à son utilité. Plus on approfondit ces idées , & plus on aperçoit la parfaite corespondance qui règne entre les différentes parties qui composent l'Univers. Elles forment une chaîne dont tous les anneaux sont liés & se soutiennent mutuellement. Si vous les déliez , les parties de cette chaîne se sépareroient ,

la chaîne tomberoit en pièces, & tout seroit détruit. Pour que les homes existent, il faut un séjour où ils puissent habiter; il faut que le lieu de leur habitation soit éclairé; qu'ils y trouvent la nourriture, le vêtement, les secours nécessaires pour pourvoir à leurs besoins: Voilà donc nôtre Terre, voilà le Soleil, voilà les animaux, les plantes, les végétaux qui doivent exister avec toutes les qualités dont ils sont revêtus. Je croirois faire tort à la pénétration de mes lecteurs, si j'insistois plus longtems à démontrer cette liaison des Etres, qui frappe nos yeux à chaque instant.

IV. *Dieu doit agir conformément à ce qu'exige une pareille liaison.* Il n'est pas douteux qu'on ne puisse concevoir un Monde différent de celui qui subsiste actuellement. „ La non existence d'une de ses „ parties, dit un Auteur estimé (*), ne „ rendroit pas contradictoire l'existence „ des autres. Un Etre de plus dans l'U- „ nivers ne causeroit pas l'anéantissement „ de

(*) M. THOURNEYSSEN de Genève, dans sa *Lettre sur l'Athéisme & la nécessité*, imprimée à Genève 1751.

„ de ceux qui y font déjà. L'adition, la
 „ soustraction, la substitution, quelles
 „ sources fécondes de nouveaux systêmes
 „ tous différens entr'eux & tous aussi pos-
 „ sibles, que celui qui existe à présent?
 Si l'Être Suprême a doné la préférence à
 nôtre Systême, c'est parce qu'il est le
 meilleur de tous ceux qui pouvoient exis-
 ter. Dieu conoissoit sans doute tous les
 mondes qu'il pouvoit faire fortir des abi-
 mes du néant. Lorsqu'il forma le décret
 éternel de créer l'Univers, il n'y en avoit
 aucun qui ne fut présent à son Intelligen-
 ce infinie: Or si parmi cette multitude
 inombrable de Systêmes représentés dans
 l'Entendement divin, le Créateur n'avoit
 pas choisi le meilleur possible, il faudroit,
 ou qu'il ne l'eût pas pû; ou qu'il ne l'eût
 pas voulu. On ne sauroit dire qu'il ne
 l'a pas pû; ce seroit mettre des bornes à
 sa Puissance qui est infinie: On peut en-
 core moins dire, qu'il ne l'a pas voulu;
 ce seroit doner la plus terrible atteinte à sa
 Sageffe & à sa Bonté, les plus essentiels
 de ses attributs. Il ne reste donc aucun
 autre parti à prendre, que celui de reco-
 noitre le choix que Dieu a fait du meil-
 leur monde possible, pour lui doner l'ex-
 istence.

Cette vérité étant une fois reconue, je demande si ce n'est pas un des caractères distinctifs du meilleur Monde possible, que les Etres dont il est composé soient liés & combinés entr'eux *aussi bien qu'ils peuvent l'être* : On me répondra vraisemblablement, que la chose n'est pas douteuse. S'il pouvoit y avoir effectivement un arrangement & une liaison des Etres, préférable à celle qui existe, le Monde actuel ne seroit pas le meilleur possible : Il y en auroit un autre qui mériteroit bien plutôt ce titre : Ce seroit celui dans lequel le meilleur arrangement dont je viens de parler auroit lieu. Puis donc que les Perfections de l'Être Suprême l'engageoient à exécuter le meilleur plan possible de l'Univers, suivant que nous venons de le prouver, on sent qu'elles l'engagent par cela même à doner la préférence au meilleur arrangement que ses parties puissent avoir. Le voilà donc appelé à choisir, entre toutes les combinaisons dont les Etres créés sont susceptibles, celle qui est plus excellente que les autres ; sa Sagesse, son Intelligence & son infinie Bonté ne lui permettent pas de s'en écarter. C'est ce que je disois dès le commencement de cette observation : Dieu doit agir conformément à ce que la liaison des Etres exige.

V. Mais qu'on y réfléchisse avec attention ; la liaison des parties d'un Tout est toujours telle, qu'il faut nécessairement sacrifier certains avantages de quelques unes d'entr'elles, pour procurer le bien universel & général. On en voit la preuve à chaque instant. Sagit-il seulement de construire un Edifice, quelque favorable que soit sa position ; quelque soient les matériaux dont on se sert ; quelque arrangement qu'on leur donne ; il y a toujours quelques legers inconvéniens auxquels il faut se soumettre, pour en éviter de plus considérables. Il en est précisément de même de l'Edifice de l'Univers : Si admirable qu'il soit, il ne sauroit être parfait à tous égards ; c'est un attribut réservé à Dieu seul ; malgré sa Toute puissance il ne sauroit le communiquer aux Etres nécessairement bornés, qui sortent de ses mains. Quoique le système actuel soit le meilleur possible, il ne peut donc que renfermer des imperfections. Composé d'Etres finis & limités, il doit nécessairement s'en ressentir, & le Tout ne peut avoir plus de perfection que ses Parties. On sent même que les différens Etres, qui entrent dans sa composition, peuvent recevoir certaines modifications résultantes de leur aran-

gement & du concert qui doit régner entr'eux. Come il y a telle roué qu'il faut nécessairement rogner, pour qu'elle puisse en s'engrenant avec les autres entrer dans la structure d'une machine, il y a tel Etre dont la Sageffe éternelle a dû restreindre les qualités, afin qu'il pût faire partie de l'Univers. Ce seroit un avantage, par exemple, à l'envifager d'une manière abstraite & générale, que tous les homes fussent égaux, indépendans, ou que tous pussent comander & que persone ne dut obéir; mais c'est une chose autant impossible que contradictoire, & la Sageffe de Dieu a dirigé la Société de manière, que chaque membre est obligé de sacrifier une partie de sa liberté naturelle, afin qu'il en résulte un Tout bien lié & bien proportionné. Au reste, nous aurions tort de nous en plaindre; ce sacrifice est suivi de plusieurs avantages par lesquels il est amplement compensé; mais il n'en est pas moins vrai, que c'est toujours un sacrifice, & que cet exemple, réuni à une foule d'autres, confirme & explique ce que nous disions, que la liaison des Etres limite souvent les propriétés & les qualités dont ils pourroient être revêtus.

VI. Cependant *nous devons être extrêmement circonspects, lorsque nous voulons en-*

trer ici dans le détail, & *juger des limitations particulières*, que ce meilleur arrangement des Etres a pû occasioner. Nos vues sont trop bornées & nôtre intelligence trop imparfaite pour que nous puissions décider avec une pleine confiance. Il ne s'agit pas éfectivement de considérer seulement un petit nombre de créatures & de les envisager séparément & sans aucun rapport à ce qui les environne; il faut jeter les yeux sur cette multitude presque infinie d'Etres de toutes les classes, & de toutes les espèces, qui occupent nôtre globe & qui habitent l'immensité des Cieux; & il est question de conoitre tous les rapports qu'ils ont entr'eux, & toutes les suites particulières qui pouroient résulter de leurs combinaisons. Il ne s'agit pas seulement de faire ses réflexions sur les étets réciproques de ces Etres pendant un tems circonscrit & doné; mais il faut les étendre sur tous les tems & les faire embrasser le passé, le présent, l'avenir. Sans ces précautions, il est impossible de juger de l'arrangement total, & de former une décision juste sur les inconvéniens & les désavantages du Siftème. Mais qui est ce qui pouroit entreprendre un pareil ouvrage? Où est l'intelligence humaine,

qui pourroit embrasser dans son enceinte des connoissances si vastes & si étendues, & porter ses regards sur cette multitude immense de créatures, dont le plus grand nombre échape à la foiblesse de nôtre vue? Aveugles mortels que nous sommes! Nous ne voyons qu'une partie du tableau, & nous prétendons juger de l'ordonnance du Tout! Parce que nous y découvrons quelques ombres, dans certains endroits, nous en critiquons le coloris, come si ces ombres n'étoient pas une suite des objets interposés & ne servoient pas à relever l'éclat des parties du tableau, qui sont cachées actuellement derrière le rideau, mais qui paroîtront ensuite à nos yeux.

Telles sont les observations que j'ai crû devoir présenter à mes lecteurs & qui doivent nous fermer la bouche & nous empêcher de conclure avec tant de précipitation, que Dieu devoit acorder à tous les homes le bienfait inestimable de la Révélation. Tout Etre créé est nécessairement limité dans son essence & dans ses qualités, (*suivant ma première observation ci dessus:*) Nous ne devons donc pas être surpris si nôtre Entendement imparfait & borné ne peut renfermer dans ses limites un Dieu, qui n'admet ni bornes ni limites. Il y a nécessairement différens ordres

de créatures, (*selon ma seconde observation* :) Nous ne devons donc pas être surpris si nous distinguons différentes classes parmi les habitans de nôtre globe, & si quelques uns d'entr'eux jouissent du bienfait de la Révélation, qui est refusé aux autres. Toutes les créatures sont intimément liées entr'elles (*par ma troisième observation*) & cette connexion à laquelle la Sagesse de Dieu l'engage à se conformer (*par ma quatrième observation*) est telle que certains avantages de quelques unes d'entr'elles doivent être sacrifiés au bien du Tout (*selon ma cinquième observation* :) Que savons nous donc ? Peut-être que la Révélation est une de ces faveurs, qui ne doivent pas être générales & dont l'Universalité, pour un tems au moins, est exclue du meilleur plan de l'Univers. Ce n'est point à nous à décider témérairement de ce que la meilleure connexion des Etres exige, (*sixième observation*) & par conséquent nous ne pouvons assurer, sans une témérité condamnabile, qu'une Révélation universelle pouvoit entrer dans le plan de Dieu, & qu'il étoit apellé à la manifester à tous les homes. Avez vous donc assisté à son Conseil, lorsqu'il formoit les Décrets ? Etiez vous dans l'En-

tendement divin , lorsqu'il passoit en revue tous les Mondes possibles? Combina-tes vous alors tous les divers arangemens qu'il pouvoit donner aux parties de l'Univers , & cette combinaison vous a-t-elle appris qu'une Révélation anoncée à tout le genre humain pouvoit s'exécuter , sans déranger le Systême total?

Je fais qu'on peut me tenir à peu près le même langage , & j'entens ici mes lecteurs qui s'écrient , Et vous , conoissez vous beaucoup mieux la liaison des Êtres, que nous ne pouvons la conoitre? Nouveau Disciple de LEIBNITZ , êtes vous entré dans le Sanctuaire du Très-Haut? Y avez vous vû qu'une Révélation entre dans le meilleur monde , & que cette Révélation ne doit cependant pas être universelle? Parlez , car enfin nous nous impatientons de savoir , si vous n'êtes point du nombre de ces aveugles mortels , qui ne voient qu'une partie du Tableau & qui prétendent juger de l'ordonance du Tout.

Je n'ai garde assurément de m'atirer un si juste reproche ; mais en reconoissant ingénûment mon ignorance & mon incapacité , je ne puis m'empêcher d'être intimé-ment convaincu , que les voies du Seigneur sont toujourns admirables & que sa sainte volonté est constamment conforme aux

Loix invariables de sa Sageſſe & de ſon infinie Bonté. Quoique ma vue ſoit bornée, elle ne l'eſt pas au point, que je ne voie combien il ſeroit utile, que Dieu ſe fit conoitre lui même à des homes ignorans & corompus. Comment pourois je réſiſter à la force des preuves que j'ai rapportées moi même & qu'on ne peut attaquer qu'indirectement? Il ne faut que les élémens du bon ſens, pour ſentir que la voix du Dieu de vérité, parlant aux homes, doit leur procurer les plus grands avantages. *Si L'EMILE de M. R. mérite des Autels à ſon Auteur*, ſuivant ſon propre aveu, un Livre par excellence, forti des mains de l'Être Suprême, ne mériteroit il que nos mépris & ne renfermeroit il que des contradictions & des abſurdités? Je me garderai bien de jamais avoir de pareilles idées.

2°. Je ſens encore qu'une Révélation céleſte peut entrer juſques à un certain point dans le meilleur monde: Et pourquoi non? Des Impoſteurs peuvent bien y feindre un comerce intime avec la Divinité: Cette Divinité ne pouroit-elle donc pas ſe comuniquer à des homes vertueux, portans ſon image ſur la Terre? Il faut bien que la choſe ſoit poſſible puisqu'elle exiſte: Je prouverai cette exiſtence dans

la fuite , indépendamment de tout ce que j'ai avancé jusques ici , & sans comettre aucun cercle vicieux. *Je m'y engage à l'avance , afin qu'on y prenne garde de plus près.*

Enfin j'étois tenté de croire qu'une Révélation céleste pouvoit être universelle, lorsque le Fait, qu'il s'agit toujours de consulter en toutes choses, m'a ramené de mon erreur. Dieu ne s'est pas révélé à tous les homes : Ah ! sans doute qu'il en avoit des raisons dignes de son infinie Sagesse, & come ces raisons ne peuvent être prises ni d'un défaut de puissance, ni d'un défaut de volonté ; il faut quelles soient tirées de la constitution des Etres, de leur arrangement, de leur concert & de leur combinaison réciproque. Si ce n'est pas la une vérité qui résulte de ce que j'ai dit ci dessus, qu'on renonca à jamais à la prétention de rien prouver.

Que si vous me demandez après cela, coment cette constitution des Etres, coment leur arrangement & leur combinaison empêche la possibilité d'une Révélation universelle ; c'est ici que j'en reviens à un nouvel aveu de mon Ignorance. Pour répondre à cette question, il faudroit connoitre exactement les différences qui doivent régner entre les créatures , & plus

particulièrement entre les homes; l'usage qu'ils auroient fait d'une Révélation, si elle avoit été générale; l'impression que cette considération auroit pû faire & sur ceux qui en sont actuellement honorés & sur ceux qui en sont privés; les suites qui pouvoient en résulter, soit par rapport aux uns & aux autres, soit par rapport à cette foule d'intelligences supérieures, qui en auroient été les témoins. Si j'étois instruit de toutes ces choses, je pourrois sûrement vous édifier à tous égards. Peut être vous dirois-je, que les ombres relèvent la lumière; que si la Révélation avoit été universelle, on n'auroit pas vû la différence entre les homes abandonnés à eux mêmes & les homes éclairés de l'Esprit de Dieu; que les Chrétiens n'auroient pas été si sensibles aux bienfaits de la Révélation; que les Infidèles ne l'auroient également pas reçue, ou du moins, qu'ils en auroient criminellement abusé; que les esprits des homes étant différens doivent passer par différentes épreuves, en sorte qu'il est à propos que les uns voient d'abord la lumière, & que les autres s'y acoutument par degrés; que certaines courbes, lorsqu'elles sont parvenues à leur point de rebroussement prennent une direction diamétralement opposée à

celle qu'elles suivoient précédemment , & qu'il en est vraisemblablement de même de quelques uns des membres du genre humain , qui marcheront plus constamment dans la lumière , lorsqu'ils auront été pendant quelque tems dans les ténèbres. Que fais-je ? Peut-être vous dirois-je , que les créatures d'une nature inférieure , servant par leurs imperfections aux créatures plus relevées , il y a des Intelligences célestes qui savent tirer parti de l'état où des homes abandonés à eux mêmes se trouvent pour un tems ; que ceux d'entr'eux qui auroient fait , en cette vie , un bon usage d'une lumière surnaturelle en recevront une mesure abondante dans le Siècle avenir , & que Dieu fera bien leur acorder des faveurs , qui les mettront de niveau avec ceux même qui ont été les plus distingués parmi les Chrétiens. Je le répète , il faut voir toute la suite des graces acordées par le Seigneur à ses Créatures , avant de juger sur l'égalité ou l'inégalité des faveurs qu'il leur distribue.

Au reste , si ces conjectures vous paroissent aussi peu fondées que je les trouve vraisemblables , laissons les ; j'y consens & je me borne à cette raison générale , dont j'ai démontré la solidité ; c'est

que si la Révélation n'a pas été de tous les tems & de tous les lieux, on n'en peut pas inferer son inutilité, puisque j'ai prouvé les avantages inestimables qui en découleroit ; mais qu'on doit en conclure , que la liaison & l'arrangement du Système total y mettoient un obstacle , que la Sageffe & les perfections de Dieu ne lui permettoient pas de lever, *Et que par cette raison une Révélation universelle n'étoit pas un bien possible.*

Et pour vous convaincre encore mieux de la solidité d'une pareille réponse, je n'ai qu'à vous faire sentir, que c'est précisément la vôtre dans un cas tout à fait semblable. J'en vais fournir la preuve. *Parlez, Apôtres de la Vérité.* Pourquoi rejetez vous l'utilité de la Révélation ? Parce que si elle étoit avantageuse aux homes , l'Être suprême, qui les aime également tous, l'auroit acordée également à tous. Soit fait ; mais c'est donc à dire que Dieu doit verser également toutes ses faveurs sur tous les homes & sur toutes ses créatures. Hé bien donc ! je vous le demande , la bone constitution du corps, la santé , la force, la vigueur, l'adresse , les dons de l'esprit, l'intelligence, le jugement, la mémoire, les biens de la fortune, les richesses, le crédit, l'autorité ,

ne font-ils pas des avantages considérables? Pourquoi donc, Dieu, qui est le Père commun des hommes, ne les accorde-t-il pas également à tous? Il doit les leur accorder selon votre Système. Je vais même plus loin: Pourquoi tous les animaux n'ont-ils pas la même intelligence que l'homme? Pourquoi l'homme n'est-il pas égal aux Anges? Pourquoi les Anges ne sont-ils pas égaux aux Séraphins, puisque Dieu doit les traiter tous également selon vous? Oh; mais... direz vous, il n'y a point de créature qui puisse être parfaite, & dans leur imperfection il doit encore y avoir différens degrés; c'est une suite de la liaison qui règne nécessairement entr'elles, & des loix générales, qui ont été sagement établies pour le gouvernement de l'Univers. Si nous pouvions bien connaître le mécanisme & la structure du Système total, nous vous rendrions facilement raison de toutes ces différences; notre ignorance est cause que nous ne pouvons maintenant les expliquer, que d'une manière générale. Voilà qui est bien, vous répondrois-je, j'adopte vos raisons; je les trouve fort bones; ce sont les seules qu'on puisse opposer avec succès aux objections des Manichéens, rapportées par BAYLE avec tant de force; mais ces rai-

sons ce font celles que je viens d'alléguer : Si elles font péremtoires à l'égard des biens de la Nature, pourquoi ne le feroient-elles pas à l'égard de ceux de la Grace? Il ne peut y avoir ici aucune différence & vous êtes trop juſte pour vouloir deux poids & deux meſures.

Les réponſes que je viens de faire lèvent donc pleinement la difficulté que j'avois propoſée. Sur quoi je dois obſerver, qu'en ſuppoſant même le contraire, on ne pouroit point encore jeter un cri de victoire. La raiſon en eſt facile à faire. J'ai établi clairement l'Utilité de la Révélation; on ne réfute pas les preuves que j'ai données; on les laiſſe ſubſiſter dans toute leur force; on ſe contente d'ataquer l'Utilité de cette Révélation la volonté divine, par des argumens qui ne détruifent pas les miens : Quand même donc je ne pourois pas répondre aux vôtres, nous ſerions à deux de jeu, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. Vous auriez des preuves en faveur de vôtre ſentiment que je ne pourrois détruire; j'en aurois en faveur du mien auxquelles vous ne ſauriez que repliquer: La queſtion reſteroit donc indéciſe, auſſi longtems qu'elle en ſeroit à ces termes, & bien loin de pouvoir dire, *A quoi bon la Révélation?* vous

devriez vous réunir à moi , pour apliquer ici le langage du Vicaire Savoyard : *Il y a tant de raisons soudes pour E contre l'utilité de la Révélation , que ne sachant à quoi me déterminer , je ne l'admets, ni la rejette .. Je reste sur ce point dans un doute respectueux...*

Mais ne parlons point ici de doutes : Je viens de résoudre vos objections, d'une manière satisfaisante; il vous est impossible de résoudre solidement les miennes, & mes preuves sont à l'abri de toute attaque victorieuse. Il ne nous reste donc qu'à prendre le parti de reconoitre l'Utilité d'une Révélation, qui émaneroit de la Divinité, & qu'à rechercher s'il existe une pareille Révélation, & si nous avons des moyens auxquels nous puissions la reconoitre sans crainte de nous tromper. C'est ce que nous aurons occasion d'examiner dans la suite.





R E M A R Q U E S

Sur un Livre qui a pour titre: *Ofrande
aux Autels & à la Patrie.*

CETTE réfutation n'est point du nombre de celles où l'Auteur s'érige en Oracle, & parle d'un ton de Maître: C'est ici un Disciple, qui s'adresse à son Précepteur, & qui lui propose humblement ses doutes: Ainsi cette critique peut être regardée come un modèle du côté de la douceur & de la modestie, & M. ROUSSEAU pardonnera sans doute une petite critique, en faveur d'un grand éloge. Ce n'est pas que l'Auteur de cette réfutation manque de force; il en a beaucoup, mais souvent elle l'entraîne trop loin: En pouffant le trait au de-là du but, il le manque. Ce n'est pas assés de nous montrer que la route que prend M. ROUSSEAU n'est pas la meilleure; il faut encore nous conduire dans la bone & ne pas égarer son Lecteur. On n'ateindra jamais au vrai ni au beau, si l'on ne joint

beaucoup de justesse d'esprit à une ame grande & élevée. Pour cela, il ne faut point s'entêter d'une opinion, ni d'un système, ou d'un Ecrivain; il faut chercher uniquement la vérité; cette attention est la principale qualité d'un home de Lettres. On m'a dit que l'Auteur de cette Réfutation avoit écrit quelque part, qu'il avoit quelque regret d'avoir pris le parti des Etudes; cependant le succès de son Livre doit le flater; on assure qu'il a été traduit en Anglois, en considération des louanges qu'il done à la Liberté. On fait que les Anglois en sont grands admirateurs, & qu'un Ouvrage où l'on en parle avec tant d'extase ne peut que leur plaire. Ce que l'Auteur dit contre la tyranie est très sensé; mais on auroit désiré qu'il n'eût pas tiré toutes ses preuves de l'Équité naturelle; l'Écriture Sainte lui en auroit pû fournir d'excellentes. Je vais en citer quelques unes; come Dieu est le plus grand Législateur, ses leçons & ses conseils sont aussi du plus grand poids. Voici ce que dictent les Homes qu'il inspiroit. Soyez, dit l'Auteur de l'*Eclésiaste* en s'adressant aux Souverains, come l'un de vos Sujets. Ne soyez point orgueilleux: Rendez vous accessibles & familiers, ne vous croyez pas, come on dit, d'un autre métal que vos

Sujets ; mettez vous à leur place , & soiez leur tels que vous voudriez qu'ils vous fussent , s'ils étoient à la vôtre. Voilà l'égalité naturelle bien établie ; Dieu déteste ces ambitieux , qui disent en leur cœur , *Je suis & il n'y a que moi sur la terre.* Il recomande sans aucune distinction , *d'être doux & humbles de cœur.* Les Princes sont comparés à des Bergers , qui doivent mener leurs brebis en de gras paturages , & qui ne doivent pas les dépouiller absolument de leurs laine , pour s'en revêtir. *Malheur* , dit-il , par la bouche d'un Prophète , *aux Pasteurs d'Israël qui se paissent eux mêmes.* Le Seigneur leur demande compte , non-seulement du mal qu'ils font , mais de celui qu'ils ne guérissent pas , quand ils le peuvent. Tout le mal que les ravisseurs & les Tyrans font aux Peuples , retombe sur eux. Ceux qui opriment le Peuple & l'épuisent par de cruelles vexations , doivent craindre la vengeance céleste , puis qu'il est écrit , *le Pain est la vie du Pauvre , qui le lui ôte est un homme sanguinaire.*

Le Prince ne doit être redoutable qu'au méchant : *Il n'est pas donné pour faire punir ceux qui font bien , mais ceux qui font mal.* La puissance doit être odieuse , même à

celui qui l'a en main, quand elle le porte à sacrifier le sang innocent à son ambition, ou à sa vengeance.

Ce qui n'est pas bien, n'est permis à Personne; le Prince doit être soumis à ses propres Loix (*); & la Puissance ne doit pas pratiquer ce qui est défendu par la Justice. Quand on en abuse, on prouve par-là qu'on ne la méritoit pas. Voilà des principes & des maximes tirés de l'Écriture; ici il n'y a rien d'exagéré, car les maximes outrées perdent tout. Le Critique dit dans sa Préface, qu'il ne se feroit jamais émancipé de réfuter M. ROUSSEAU, s'il ne le lui eût permis; mais il me semble que l'amitié qu'il a pour son Oracle ne doit point prévaloir sur le respect & l'amour qu'il doit avoir pour la Vérité & pour la Religion (**). Il est du devoir

(*) C'est une chose digne de la Majesté du Prince, que de se reconnoître soumis aux Loix, disoit un Empereur Romain. C'est la plus grande de toutes les foiblesses, que de craindre de paroître foible, en paroissant juste.

(**) J'oposerai ici l'autorité de M. RUSTAN à celle de M. RUSTAN lui même; il dit, en parlant de la liberté, qu'on doit immoler sans aucune distinction tous les Tyrans, fussent-ils des TITUS, ou des ANTONINS! il y a peut-être ici un peu de déclamation, mais le Chrétien

d'un Chrétien de défendre le Christianisme, qui que ce soit qui l'attaque; ainsi qu'il est du devoir d'un Citoyen de défendre sa Patrie, quand elle seroit attaquée par son propre Père. M. ROUSSEAU, qui ne croit point aux Miracles raportés dans l'Ancien & le Nouveau Testament, quoique publiés, attestés par une foule de témoins, répétés de diverses manières, & dignes de Dieu, soit par leur authenticité & par leur éclat, soit par l'importance de la cause qui les a produits, M. ROUSSEAU, dis-je, mérite-t-il si fort d'être ménagé, lui qui ne ménage point la Religion, & qui paroissant admirer la Révélation, la nie en effet, en infirmant les preuves les plus fortes sur lesquelles elle est appuyée, & en répandant des doutes sur les Vérités, incontestables qui lui servent de fondement? C'est ce que montre avec clarté & avec évidence le Père GIARDINI, qui a réfuté M. ROUSSEAU avec modération. Quoique Catholique, & malgré les Dogmes du Papisme, qui semblent si peu

U u 3

tien doit-il être moins zélé pour la Religion, que le Citoyen pour la Liberté, & doit-il ménager & respecter ceux qui attaquent sa foi, qui est le fondement de son bonheur?

propres à réfuter un Philosophe, qui n'admet que la Raison, sa réfutation est cependant écrite avec plus de justesse & de netteté que celle de notre jeune Ministre, est obscur & embarrassé en quelques endroits, malgré les avantages que lui donnoit la Religion Réformée, si simple & si pure, sur la Religion Catholique défigurée par ses cérémonies, sa fastueuse splendeur, & le nombre de ses mystères.

Il est digne d'un Ministre de l'Evangile de prendre la défense du Christianisme contre ceux qui l'attaquent, mais il ne faut point, par une sorte de prévarication, ménager ses adversaires (*): Qu'on les traite avec douceur à la bonne heure; sur tout, point d'injures; elles aigrissent & ne persuadent point; de bonnes raisons, & la Religion peut-elle en manquer, elle qui est fondée sur la Raison, & qui a pour Auteur le Père des Lumières! M. RUSTAN, qui a intitulé son Livre, *Ofrande aux*

(*) Le Père GIARDINI dit fort judicieusement: M ROUSSEAU ne viendra pas à bout de renverser de fond en comble l'état présent de la Société; mais il inspirera facilement l'aversion dont il est animé, & que tous ses Ecrits respirent, contre les meilleures institutions religieuses & sociales il ne fera pas des Sauvages, mais il fera de mauvais Chrétiens, & de mauvais Citoyens.

Autels & à la Patrie, ne doit être ami que *jusqu'aux Autels*. Ainsi on ne peut approuver qu'il comence ainsi son Ouvrage: *Pour peu que ce premier Ecrit eût fait de peine à M. ROUSSEAU, il seroit encore sous la clé.* Que seroit devenue la Religion Chrétienne depuis sa Naissance, quels auroient été ses progrès, si ceux qui l'ont défendue avec tant de force & de succès, avoient écouté l'amitié & les ménagemens humains? Toutes sortes de considérations doivent céder à ce qu'on doit à la vérité, & rien ne peut excuser ni justifier un Ecrivain, qui veut ménager l'erreur. Quelque estime qu'il ait pour M. ROUSSEAU, quelque admiration qu'il ait pour son Génie & pour ses Ecrits, dès qu'il attaque la Religion, ayons des égards pour son mérite personnel, mais n'en ayons point pour les Sophismes, les Paradoxes, & les Contradictions. Un des Collègues de M. RUSTAN lui avoit déjà donné l'exemple, quoi qu'il fut lié avec M. ROUSSEAU par une estime réciproque. Il finit son Avis au Public par ces paroles: *Puissent les Gens de Lettres qui l'admirent apprendre aussi à l'imiter.* Gardons nous bien de suivre ce conseil & d'imiter M. ROUSSEAU dans ses hyperboles, ses doutes & ses éga-

remens. Je conois de meilleurs guides que lui; cherchant la certitude & l'évidence, ce sont eux que je veux imiter.

M. RUSTAN lui même, quelque respect qu'il ait pour M. ROUSSEAU, n'adopte pas tous ses sentimens, & prend la liberté de le réfuter; je n'entrerai pas dans l'examen qu'il en fait, parce qu'il a été prévenu par d'excellens Auteurs, & quoiqu'il fasse de bones réflexions elles ne sont pas nouvelles; ainsi je me bornerai à quelques remarques. J'espère qu'il me les pardonera avec la même indulgence que M. ROUSSEAU lui a pardonné sa critique. Il fait que les Théologiens doivent se distinguer par leur douceur & leur modestie; il conoit trop bien ses devoirs, pour ne pas les remplir.

Il comence par réfuter un paradoxe de BAYLE, renouvelé par le célèbre ROUSSEAU, qui se plait à soutenir par la force de son Génie, les opinions les plus foibles & les moins vraisemblables, mais qui peuvent servir à le distinguer. L'un & l'autre ont prétendu que la Religion Chrétienne n'étoit pas propre à maintenir les Sociétés, ou pour me servir des termes de M. RUSTAN : *On lui a reproché d'avoir préparé des chaines aux Hommes & enlevé les Vertus civiles.* Il réfute fort bien

ce paradoxe , & l'on pourroit oposer à M. ROUSSEAU , l'illustre MONTESQUIEU qui dit : Assurer que la Religion n'est pas un motif réprimant , parce qu'elle ne réprime pas toujours , c'est dire que les Loix Civiles ne sont pas un motif réprimant non plus ; c'est mal raisonner contre la Religion que de rassembler une longue énumération des maux qu'elle a produits , si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a faits. La Religion chez les Chrétiens rend les Princes moins timides & par conséquent moins cruels. Chose admirable ! la Religion Chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie , fait encore nôtre bonheur dans celle-ci.

Nous devons au Christianisme , dans le Gouvernement un certain droit politique , & dans la Guerre un certain droit des Gens que la nature humaine ne peut trop reconoitre. Je suis bien éloigné de dire , avec M. le Ministre RUSTAN , que le précepte d'aimer son prochain & de pardonner à ses ennemis s'adresse à l'Home , & non au Citoyen ; j'étens plus loin que lui les bornes de la charité : Elle embrasse tous les Homes.

• BAYLE après avoir insulté toutes les Religions , flétrit la Religion Chrétienne. Il

ose avancer que de véritables Chrétiens ne formeroient pas un État qui put subsister. Pourquoi non ? Ce seroient des Citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, & qui auroient un très grand zèle pour les remplir. Ils sentiroient très bien les droits de la défense naturelle ; plus ils croiroient devoir à la Religion, plus ils penseroient devoir à la Patrie. Les principes du Christianisme, bien gravés dans le cœur, seroient infiniment plus forts que ce faux honneur des Monarchies, ces vertus humaines des Républiques & cette crainte servile des Etats despotiques. Voilà les sages maximes d'un grand Législateur.

La Religion en général inspire un vrai courage, quand on combat pour une cause légitime. JOSUE', DAVID, les MACABE'ES défendirent les Juifs avec une valeur invincible ; la Religion Chrétienne, en particulier, a formé ou soutenu les SAINT LOUIS, les CONSTANTINS, les THEODOSES, & d'autres grands Capitaines, qui ont combattu pour la Vérité & pour la Patrie ; & la Religion a consacré & couronné leurs succès.

Les préceptes & les conseils qu'on trouve dans l'Ancien & dans le Nouveau Testament, & dont on a déjà cité quelques uns, montrent que la Religion est

propre à détruire la tyrannie, ou à l'empêcher de s'établir; que loin d'afoiblir les vertus guerrières, elle les fortifie, en les soutenant par les plus puissans motifs; que rien n'est plus capable que ses conseils & leur observation, de faire prospérer un Etat, & de rendre les Peuples heureux. Qu'on lise avec attention l'Écriture Sainte, & l'Histoire de l'Église, on sera mieux convaincu de ces vérités que si l'on se seroit de la voie du raisonnement, qui laisse toujours quelque chose à repliquer.

Come la Religion Chrétienne a perfectionné la Religion Naturelle; & qu'elle oppose aux crimes & aux passions un frein plus puissant; qu'elle encourage & anime la Vertu par de plus grandes espérances, elle est aussi plus propre que la Religion Naturelle, à maintenir dans les Sociétés l'ordre & la paix. Supposons un Peuple, dont tous les membres seroient doux, équitables, modestes, portés au travail & à la frugalité, unis par les nœuds de l'amitié, attentif à pratiquer les commandemens de Dieu, peut on croire qu'une telle Société ne put subsister long-tems? que n'ataquant aucun de ses Voisins, elle fut ataquée? que si elle l'étoit injustement? elle ne fut propre à se bien défendre,

que soutenue par une étroite union ; & persuadée qu'en défendant la Patrie elle défend une bonne cause, Dieu ne fut pas son Protecteur come il l'est de sa Religion?

Détruisez parmi les Chrétiens, le Fanatisme & la Superstition, vous anéantissez la source & la cause des troubles & des quèrelles, qui ont déchiré le Christianisme ; vous réunissez tous les cœurs, & vous faites régner l'ordre & la paix. N'imputons point à la Religion des forfaits qu'elle condanne, & qui sont oposés à son caractère; elle est ennemie des persécutions; elle ordonne la tolérance; elle cherche à éclairer les esprits, & non à forcer les consciences; elle comande l'obéissance à ses Supérieurs, la soumission & la fidélité aux Puissances. Jamais de véritables Chrétiens n'ont été rebelles à de bons Princes, qui n'ordonoient rien que de légitime; ils ont suporté les mauvais, come on suporte la grèle & les orages.

Je n'entrerai pas ici dans le détail des acufations que fait M. RUSTAN contre la Religion Catholique, mais il me paroît évident, qu'elle est moins propre que la Religion Réformée à rendre les Homes heureux, & à faire fleurir les Sociétés: Cette proposition me semble d'une évidence incontestable: Que l'on compare l'une à l'autre & qu'on juge.

J'aime à entendre M. RUSTAN dire avec franchise à M. ROUSSEAU son Oracle : *C'est faute d'examiner les circonstances où se trouvoient les Fondateurs du Christianisme, & en donnant un sens dur & général à certaines expressions de l'Ecriture, que M. ROUSSEAU continue de faire de l'Evangile & du Chrétien un portrait qui manque de justesse à bien des égards.* Voilà ce qui s'appelle raisonner juste, sans déclamation & sans enthousiasme.

Le Chrétien, dit M. ROUSSEAU, fait son devoir, mais avec une profonde indifférence sur le succès de ses soins; pourvu qu'il n'ait rien à se reprocher, peu lui importe que tout aille bien ou mal.

Mais, répond M. RUSTAN, peut-on bien le faire, son devoir, en le remplissant ainsi? L'humanité comporte-elle une pareille indifférence? Il pouvoit ajouter, qu'elle est moralement impossible; l'amour propre, indépendamment de la Religion, nos besoins, ceux de nos semblables avec qui nous sommes liés, nôtre famille, nôtre patrie, tout nous intéresse aux événemens & aux succès de nos soins. Il y a d'ailleurs un motif bien puissant pour le Chrétien, qui doit l'engager à remplir tous ses devoirs, c'est la sainteté du serment qui le lie à la Patrie, & aux ordres du Sou-

verain. C'est pourquoi les Chrétiens ne se sont point révoltés contre les Tyrans, contre un NERON, un DOMICIEN. Ici je ne puis m'empêcher de rapporter ces paroles de M. RUSTAN, qui veut bien que les homes conjurent contre sa fortune, & qu'ils se partagent ses dépouilles: *Mais, s'écrie t-il, ma liberté! tremblez mortels d'y porter atteinte: Je la reçus de Dieu en naissant; je ne la perdrai qu'à la mort.* Oui, mais selon Dieu, vôtre liberté est subordonnée aux Loix, & à l'obéissance qu'on doit au Souverain JESUS CHRIST lui même a dit, *Rendés à CESAR, ce qu'on doit à CESAR.* Je ne continuerai pas cet examen, crainte d'être trop long; je passerai à l'examen historique, mais au lieu de parler du Siècle de PHILIPPE & d'ALEXANDRE, que M. RUSTAN décrie si fort, je parlerai de celui de PERICLE'S; qui y touche, quoiqu'il ne me fut pas difficile de faire voir que PHILIPPE, Roi de Macédoine, & ALEXANDRE son Fils, avoient des Vertus. Ce n'est point par leurs victoires & leurs conquêtes que je voudrois les considérer, mais par des qualités plus douces. J'aime à voir ALEXANDRE sensible à l'amitié, pleurer EPHESTION. La Mère de DARIUS survécut aux disgrâces & à la mort de son Fils; mais elle ne put survivre à celle d'ALEXANDRE

Voyons à présent ce que le Critique, ou plutôt le Panégyriste de M. ROUSSEAU dit du Siècle de PERICLE'S (*) de celui de l'Empereur AUGUSTE, & de ceux du Pape LEON X. & de LOUIS XIV. que M. de VOLTAIRE regarde avec raison, come les plus beaux âges du monde; mais que son Censeur considère au contraire, come les Siècles les plus funestes à l'Humanité. Il en fait le plus noir tableau, & il ne tient pas à lui d'en inspirer du mépris & de l'horreur. Ce portrait est il vrai, & n'est-il point exagéré? C'est ce que je vais examiner en peu de mots, en consultant l'histoire.

Je comence par le Siècle de PERICLE'S, qui fut glorieux à la Ville d'Athènes qu'il gouverna avec modération & sagesse, come son histoire le prouve: Aussi fut-il chéri & respecté des Athéniens, qu'il rendit heureux par de sages Loix, en cultivant & protégeant les Beaux Arts, & qu'il défendit par son courage, par ses victoires & par ses conquêtes. PLUTARQUE, qui l'a

(*) J'ai crû devoir substituer le Siècle de PERICLE'S, à celui de PHILIPPE & d'ALEXANDRE, qui ne fut fameux que par l'ambition & les ruses de PHILIPPE, & les conquêtes d'ALEXANDRE. Quoique l'un & l'autre de ces Princes eussent de grandes qualités.

comparé à **FABIUS MAXIMUS**, l'un des plus grands des Romains, & qui n'étoit pas flateur, fait de lui le plus bel éloge en disant, que la vie de **PERICLE'S** étoit sans reproche; qu'il avoit la réputation d'être au dessus de l'avarice & qu'il étoit incorruptible. Pour le montrer, il cite le témoignage de **THUCIDIDE**, & ajoute que quoi qu'il eut rendu Athènes beaucoup plus grande qu'elle n'étoit, & qu'il fut plus considéré que plusieurs Rois, il ne laissa pas en mourant plus de bien qu'il n'en avoit reçu de son Père. Il dû l'autorité qu'il acquit sur les Athéniens, Peuple jaloux & remuant, moins à la force de son éloquence, qu'à la douceur & à la pureté de ses mœurs. Il se servoit adroitement & tour à tour, de la crainte & de l'espérance, ou pour réprimer leur insolence & leur emportement, ou pour les ranimer & les relever, quand il les voyoit abatus & découragés. Habile à trouver des ressources inespérées dans les mauvais événemens, il ne s'en orgueillissoit point de ses succès. Toujours égal à lui même, il étoit au dessus du ressentiment & des injures. Il pardonna généreusement à plusieurs personnes, qui l'avoient offensé, & fit rapeller **CIMON** de son exil, quoi qu'il fut

fut dans un parti contraire au sien, & qu'il se fut oposé à son agrandissement & à tous ses desseins. Il souffrit, sans répondre un mot, les cruelles invectives d'un Citoyen, qui le poursuivit jusques dans sa maison, & come il étoit nuit, il ordona à un de ses domestiques, de l'éclairer & de le reconduire, crainte qu'il ne lui arrivat quelque accident. Il étoit si peu cruel & si porté à l'humanité & à la clémence, qu'étant au lit de mort, & entendant ses amis qui s'entretenoient des belles actions qu'il avoit faites, de ses victoires & de ses trophées, il les interrompit, pour leur dire, qu'il étoit étoné de les entendre louer des choses où la Fortune avoit tant de part, qui lui étoient comunes avec d'autres Capitaines, & qu'ils ne fissent point mention de ce qu'il avoit fait de meilleur & de plus beau, c'est d'avoir secouru & soulagé plusieurs familles pauvres & affigées, & de n'avoir jamais obligé aucun Athénien à porter le deuil : Voulant dire qu'il n'en avoit fait exécuter aucun à mort, quoi qu'il en eût le pouvoir. Il y a peu de Princes qui puissent se féliciter du même bonheur.

Il ne faisoit rien par haine ni par colère & ne regardoit aucun Citoyen come

son énémi aimant tendrement sa Patrie, pour laquelle il prodiguoit sa peine, ses biens, & sa vie. Je pense, dit PLUTARQUE, que des mœurs si douces, des sentimens si généreux, une conduite sans reproche, lui avoient fait doner justement le titre d'*Olimpien*, qui semble d'abord trop superbe & trop vain; mais on vouloit faire entendre par-là, qu'il ressembloit en quelque sorte aux Dieux, qui loin de faire du mal, sont la cause & les dispensateurs de tous les biens, & auxquels il appartient de régner. Come le témoignage de PLUTARQUE est ici d'un grand poids, poursuivons : Les affaires, dit-il, qui survinrent aux Athéniens, les obligèrent à regretter PERICLE's, lorsqu'ils l'eurent pendu; & ceux même qui ne pouvoient souffrir son crédit durant sa vie, parce qu'il ofusquoit le leur, n'eurent pas plutôt éprouvé le pouvoir des Orateurs & des Démagogues, qui lui succédèrent, & dont le sage SOCRATE fut la victime, qu'ils avouèrent qu'il n'y avoit jamais eû d'home plus digne & plus capable de gouverner, quoi qu'il n'afectat point la domination. Cette même puissance, que quelques Athéniens jaloux de PERICLE's apelloient une *Monarchie*, ainsi qu'ils nommoient *liberté*, ce qui n'étoit que *licence*, leur parut le sem-

part des Loix & la fûreté d'Athènes ; car ce fut cette puissance bien dirigée , qui empêcha la corruption qu'on vit paroître depuis & qu'il avoit tellement bannie & éloignée , qu'elle n'osoit se manifester , tant qu'il eût l'autorité en main. S'il eût vécu d'avantage , il n'auroit jamais permis la mort de SOCRATE , qui n'étoit coupable que parce qu'il combattoit les préjugés du Vulgaire sur les Dieux , & qu'il enseignoit une saine doctrine sur la Divinité. Comment ne se feroit il pas opposé à sa mort , lui qui défendit courageusement le Philosophe ANAXAGORE , acufé d'impiété par le Peuple à cause que ce Philosophe ataquoit ses fausses opinions.

PERICLES , non moins bon Capitaine que bon Politique , ayant fait la conquête de Samos , protégée par les Perses , se rendit si redoutable , qu'ils n'osèrent pas ataquier les Grecs , & la Flote des Athéniens fit trembler le Péloponèse : Come il vit que le Pilote qui conduisoit les Vaisseaux étoit éfraié d'une Eclypse du Soleil , il le rassura , lui & son monde , en lui mettant un manteau devant les yeux , & lui disant que c'étoit ainsi que le Soleil étoit couvert & ofusqué par un corps , qui interceptoit sa lumière durant quelques heu-

res; ce qui n'étoit point un funeste pré-
sage. C'est ainsi qu'il fit servir la Philoso-
phie à ses succès (*).

Je m'étendrai moins sur les Siècles d'AUGUSTE, de LEON X. & de LOUIS XIV. parce que ces Siècles sont plus connus.

On a reproché, avec raison, à AUGUSTE les proscriptions qui ensanglantèrent le commencement de son Règne, mais elles furent moins son ouvrage que celui de ses Collègues MARC-ANTOINE & LEPIDE. Il avoit de plus qu'eux à venger la mort de JULES CESAR, assassiné en plein Sénat, & qui l'avoit adopté pour son Fils, étant déjà son Neveu: Il pouvoit regarder l'Empire come son héritage, ayant été conquis par CESAR. Il s'oposa pendant quelque tems à la mort de CICERON, qu'il fut forcé de livrer à l'animosité de MARC-ANTOINE. Lorsqu'il fut le Maître absolu de l'Empire, il mit tous ses soins

(*) On a beau déclamer contre les Arts & les Sciences, elles ont leur utilité, même dans le Gouvernement. Plus un Magistrat est éclairé, plus il est capable de bien gouverner. Les ANTONINS, les EPAMINONDAS, les FREDERICS ne se sont pas moins distingués par leur savoir que par leur sagesse. Les Princes ignorans sont ordinairement féroces & barbares.

à le faire prospérer, en fermant le Temple de JANUS, & mettant fin aux guerres civiles & étrangères. Jamais les Romains ne furent plus heureux que sous son règne; ils virent fleurir tous les Arts, & les dissensions affreuses, qui avoient déchiré la République, réprimées & éteintes. L'ordre fut rétabli; les Loix, auparavant sans force & méprisées, reprirent leur vigueur & furent respectées. Les Romains n'étoient plus alors ces mêmes Romains, célèbres par leur frugalité, leur bone foi, leur amour pour la liberté & pour la patrie, qui disoient,

De nos fiers ennemis déchirons les entraves ;
 Nés pour la Liberté serions nous donc esclaves !
 Ecrasons nos Tyrans sous le poids de nos fers ,
 Et que leur châtement instruisse l'Univers.

Rome avoit succombé sous le poids de sa propre grandeur; SYLLA lui avoit déjà appris à souffrir un Maître, & CESAR, qui étoit si digne de l'être, fut la victime de sa clémence, & de la confiance qu'il avoit en ses ennemis secrets, auxquels il avoit pardonné. On crut, par son trépas, rendre la liberté au Peuple; & on la perdit pour jamais en ouvrant la porte aux Usurpateurs. Si OCTAVE ne se fut pas saisi de

l'autorité, cent autres s'en feroient emparés avec moins de modération & de justice. On fait avec quelle générosité il pardona à CINNA & à ses Complices, qui avoient conspiré contre lui (*). Il étoit modeste avec dignité, simple dans ses mœurs, & bon ami. Il savoit que la fierté n'ajoute rien à la grandeur, & diminue beaucoup l'affection, la confiance & l'estime du Peuple. Elle éloigne le cœur, que le Prince a un si grand intérêt de gagner & de rapprocher de lui, malgré la distance du rang qui l'en éloigne. Un Soldat qui l'avoit bien servi, l'ayant prié de solliciter en sa faveur, pour lui faire gagner un procès qui lui paroissoit juste, AUGUSTE lui dit, qu'il le recomanderoit à ses Juges. *Je vous ai servi* de ma propre personne; répondit le Soldat avec liberté & montrant son estomac couvert de blessures. AUGUSTE n'en fut point offensé, & se rendit lui-même au Tribunal pour plaider sa cause qu'il gagna. C'est ainsi qu'AUGUSTE temperoit son pouvoir par sa

(*) Est-il vrai, come le dit M. RUSTAN, que toutes les ames baissèrent sous le Siècle d'AUGUSTE? Quoi, GERMANICUS, VARUS, AGRIPA &c avoient-ils l'ame foible & pusillanime. HORACE, VIRGILE, CICERON, & d'autres Auteurs, n'écrivirent-ils que de jolies choses.

duceur, & par son équité; & qu'il acoutuma les Romains à préférer le comandement d'un feul à une démocratie tumultueufe où chacun veut être le Maitre. Le principe de la Démocratie, dit M. de MONTESQUIEU, fe corrompt, non-feulement lors qu'on perd l'esprit d'égalité, mais encore quand on prend l'esprit d'égalité extrême, & que chacun veut être égal à ceux qu'il choisit pour comander.

Je viens aprésent à l'époque du Règne du Pape LEON X. Il a come celui de l'Empereur AUGUSTE ses ombres & ses nuages; tous les Homes ont leurs défauts & leurs foibleffes; tous peuvent faire des fautes, parce qu'ils ne font pas des Dieux; mais le Peuple qu'ils gouvernent est heureux, quand leurs vertus surpassent leurs vices, & qu'ils ont pour but son bonheur & sa prospérité. Que l'on compare les Siécles, si décriés par nôtre Auteur, à ceux où règnoient l'ignorance & une aveugle & cruelle superstition, & l'on verra combien ils sont préférables. On peut dire que depuis le comencement du Monde jusqu'au Déluge, c'est à dire durant l'espace de 1600 ans, les Homes ont été presque barbares; aussi étoient-ils plongés dans toutes sortes de

vices & leurs crimes affreux provoquèrent enfin la vengeance céleste, qui les punit par le Déluge. Leurs Successeurs ne furent guères plus vertueux, tant que les Arts & les Sciences ne les éclairèrent pas sur leurs devoirs & n'adoucirent pas leurs mœurs. Les Juifs même, ce Peuple si chéri de Dieu, & pour lequel il fit tant de merveilles, se révoltèrent souvent contre lui : Toûjours puni, & toûjours rebelle, Dieu fut come forcé de le punir de ses séditions en l'affujettissant à des Princes étrangers, qui le tinrent sous un joug de fer.

Les Siècles neuvième, dixième & onzième furent couverts des ténèbres de l'ignorance & du Fanatisme. De vaines disputes occupèrent & fatiguèrent les esprits, & les remplirent de doutes & de scrupules : On crut pouvoir apaiser la Divinité irritée par des cérémonies frivoles, par des pèlerinages, & enfin par les croisades, qui coûtèrent la vie à tant de Chrétiens ; & si l'on conquist la Palestine & la petite Ville de *Jérusalem*, ce Royaume arrosé du sang des Chrétiens fut presque aussi-tôt perdu que conquis. L'Europe ne jouit de quelque repos, que lors qu'après la prise de Constantinople, les Arts & les Sciences y furent aportés par les Grecs

auxquels les MEDICIS ouvrirent un azile. Le Pape LEON, qui étoit de cette illustre Maison, se fit un honneur de protéger & de cultiver tous les Arts, & quoi que l'Italie fut menacée de tout côté, & qu'il eut à la défendre contre SELIM, Empereur des Turcs, CHARLES-QUINT, & FRANÇOIS I. il rendit à Rome son ancienne splendeur, & fit admirer son gout & sa magnificence.

J'aurois beaucoup à dire de LOUIS XIV. si loué, si blâmé; mais come le Règne de ce Prince est fort connu, que plusieurs Ecrivains illustres ont fait son éloge, je ne m'étendrai pas sur ce sujet. A considérer ce qu'il a fait pour les Beaux Arts, l'établissement de plusieurs Académies & en particulier celle des Sciences; la fondation de St. Cyr, & celle des Invalides, on ne peut nier que ce Prince ne fut très estimable; toutes ses actions, tous ses discours, avoient un air de grandeur & de dignité; il fit de bons réglemens; réprima la fureur du duel, & quoi que ses mœurs & sa conduite ne fussent pas sans reproche, qu'il aimât trop la guerre & l'éclat, il sera toujours compté parmi les plus grands Rois, & la France a été glorieuse sous son Règne. Il a supporté les revers & l'adversité avec courage, & il n'a



E S S A I

D E

SINONIMES SUISSES.

Qui se ressemble , s'assemble.

SANCHO PANÇA.

C'EST en vérité une belle invention que les mots ; fans eux , il seroit affés difficile d'exprimer les pensées , ou du moins l'apparence des pensées (car il seroit bien facheux de ne pouvoir jamais dire ce que l'on ne pense pas ;) on pourroit il est vrai , s'exprimer par signes , mais outre qu'ils occasioneroient souvent des *qui pro quo* , cela seroit d'une longueur insupportable , & toute la patience des jolies Femmes & des *Begueules* n'y tiendroit pas ; c'est donc , je le répète , une très belle invention.

Mais puisque ces signes de convention sont si nécessaires , & qu'ils sont susceptibles de divers sens , il importe infiniment de déterminer leurs vraies significations & leur sinonimité , afin d'enrichir la langue , fans être obligé de faire de nou-

veaux mots; car malgré toutes les bones intentions des *Néologues* modernes, leurs nouveautés ne prennent pas.

L'Auteur des *Sinonimes François* a rendu un grand service à sa langue, en rassemblant les termes qui ont à peu près la même signification, & en en faisant sentir, en même tems, les fines différences. Quoique fort éloigné de me mesurer avec cet illustre Auteur, je me propose cependant le même but que lui, avec cette différence, que s'il a voulu prévenir la confusion des sinonimes, & montrer leur usage dans le Discours, je tacherai, au contraire, de rapprocher des mots qui jusques ici n'ont pas paru avoir grand rapport ensemble, & de faire voir, que l'on peut très bien employer les uns pour les autres, parce qu'ils expriment les mêmes idées. Je voudrois come lui, favoir mêler des traits utiles & agréables à de judicieuses distinctions, mais je tacherai du moins de prouver l'analogie de mes Sinonimes, par de courtes Observations, tirées de l'état des choses, mesurées avec le Compas de la Vérité, & la Règle de la Sincérité.

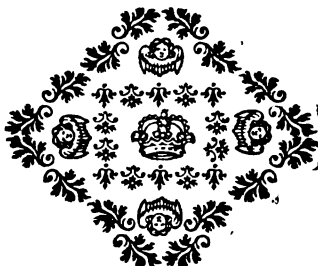
Je m'atens à la critique & aux contradictions. Et quel Auteur n'en effuie pas? Nombre de gens qui ne s'atendent pas à

un si grand Prince; c'est à dire celles qui peuvent servir au gouvernement, & même celles qui peuvent de quelque manière que ce soit, perfectionner l'esprit, doner de la politesse, attirer à un Prince l'estime des Homes savans, & de ses Sujets; c'est ce qu'écrivoit M. BOSSUET au Pape INNOCENT XI. l'an 1679 en lui rendant compte de l'instruction du Dauphin.

M. de FENELON employa à peu près la même méthode, dans celle du second Dauphin, Père du Roi; & si ce Prince eut vécu d'avantage & qu'il eut régné, il auroit rendu ses sujets fort heureux. Il avoit beaucoup de connoissances & de grandes qualités. Il savoit les devoirs du Souverain, & que les Sociétés humaines ont été instituées de Dieu pour le bonheur des Homes auxquels une indépendance absolue seroit funeste. Les facultés qu'ils ont reçues du Créateur (*), & l'usage de la

(*) Dieu a doné à l'home la Raison & des facultés qui ne sont pas bornées à pourvoir aux besoins physiques. Il veut donc qu'ils en fassent usage pour perfectionner leur ame, concourir au bonheur de leurs semblables, au bien de la Société, & se mettre en état de l'adorer & de le servir.

Raison montrent qu'ils sont nés pour être sociables, & leurs besoins réciproques les lient les uns aux autres. On se console, on s'assiste, on se fortifie les uns les autres; les Loix sont l'azile & la défense du foible & de l'inocent. Par les talens différens, le grand a besoin du petit, l'amour de l'ordre, la crainte, l'intérêt, la bienveillance mutuelle sont les nœuds de la Société; grandes vérités sur lesquelles M. RUSTAN devoit insister.



peut-être jamais paru plus grand qu'à sa mort. On lui reproche son ambition ; sur tout , la Révocation de l'*Edit de Nantes* ; on passe ici condamnation : Heureux si le repentir & les regrets qu'il eut dans son lit de mort ont expié de telles offenses. Il est certain qu'il n'étoit pas informé des persécutions faites aux Réformés.

Je terminerai ces Remarques par quelques réflexions. La première qui se présente est celle-ci : M. RUSTAN a observé tout ce qui a pû ternir les Siècles de PÉRICLE'S , d'AUGUSTE , de LEON X. & de LOUIS XIV. mais pour bien réfuter M. de VOLTAIRE , qui nomme ces âges , *les plus beaux Siècles* , il ne suffit pas de montrer qu'il est arrivé , sous le Règne de ces Princes , de facheux événemens , qui font une suite de l'ordre général , ainsi que les tempêtes. Il y a des malheurs que les Princes les plus sages ne peuvent ni prévoir ; ni prévenir ; mais il falloit faire voir qu'il y a eû des Siècles plus heureux , & où il y a eû moins de calamités ; ce ne sont pas certainement les Siècles d'ignorance qui font les Siècles les plus fortunés. Il n'y a qu'à comparer les Sauvages avec les Peuples civilisés ; chez qui trouve t-on plus d'humanité , de douceur & de justice ? Qui ne préféreroit d'a-

voir vécu sous les Règnes de PERICLE'S, d'AUGUSTE, de LEON X. & de LOUIS XIV. plutôt que sous ceux de SARDANAPALE, de DOMITIEN ; & de plusieurs autres Princes barbares & féroces, parce qu'ils étoient dans l'ignorance ?

Il n'y a qu'à lire l'histoire Universelle de l'illustre BOSSUET, on verra combien l'état de Société est meilleur que celui de pure nature ; & combien les Princes éclairés sont plus capables de bien gouverner, que les Princes ignorans, & combien une bonne éducation est nécessaire : Mais il faut la comencer dès l'enfance, afin de réprimer de bonne heure les passions & les vices & d'imprimer dans l'ame le gout de la Vérité & de la Vertu. L'illustre BOSSUET (que M. RUSTAN apelle un *hipocrite mitré*, sans doute, parce que ses principes sur l'éducation étoient opposés à ceux de M. ROUSSEAU) comença dit-il, l'éducation du premier Dauphin, son Elève, Grand Père du Roi aujourd'hui régnant, dès la plus tendre jeunesse : Il le forma, pour ainsi dire, dès le berceau au travail & à la vertu ; il lui aprit premièrement la crainte de Dieu, qui est l'appui de la vie humaine, & qui assure aux Rois même leur puissance & leur majesté ; & ensuite, toutes les Sciences convenables à

se trouver là, me contesteront la Sinonimie des termes; mais come ils sont Parties, ils ne peuvent pas être Juges, & j'en apellerai toûjours à la Vérité, ou plutôt, je n'en apellerai point, parce que la justice de ma cause faute aux yeux.

D'autres critiqueront mon Titre: *Le Suisse*, diront ils, n'est point une Langue. D'acord; mais come j'ai en vue les choses, plutôt que les mots, j'ai crû devoir affortir le Titre à la franchise de mes pensées & de ma Nation, dont je fais gloire, malgré le ridicule que l'on y atache.

Des esprits méthodiques qui pensent que l'on devoit manger & boire alphabétiquement, trouveront que mes Sinonimes devoient comencer par A. & finir par Z. Je les laisserai penser ainsi tout à leur aise; mais il ne m'a pas plû, à moi, d'y mettre plus d'ordre qu'il n'y en a dans ma tête, & dans celles de la plupart de mes Lecteurs.

En un mot, quoi qu'on en dise, peu m'importe; armé d'une indifférence peu paternelle, & rare, pour les enfans de ma plume, je défiè les Censeurs les plus caustiques de me faire sourciller;

Après ce Préambule, pour le moins autant inutile que bien d'autres, je comence à sinonimiser.

VIEILLES

VIEILLES MONOIES , VIEILLES FILLES.

Elles n'ont plus de cours, on peut cependant dire, que les Vieilles Monoies ont encore une valeur intrinsèque.

MOULINS A VENT, ACADEMIES.

Avec cette différence que les Moulins donent de la farine, & les Académies ne donent que du son; & cette ressemblance que l'on y trouve des animaux de même espèce,

VIEILLESSE , INQUIETUDE , REGRETS ,
AVARICE.

Leurs victimes sont décharnées, elles ne pensent qu'au présent & à l'avenir; les inquiétudes, & les regrets sont toujours entre deux.

VERTU , PHENIX.

Celui-ci renaît du moins de ses cendres, celle-la est morte pour toujours, & on ne les trouve plus l'un & l'autre que dans les Fables.

AVOIR, DEVOIR, PRENDRE.

C'est la même chose pour bien des gens, sur-tout dans le Haut Etage, & l'on peut dire qu'ils excitent dans tous les autres une noble émulation.

FUME'E, COMPLIMENS, HONEURS, RESPECTS.

La première est du moins produite par quelque chose de solide, les autres prouvent que le Rien produit quelque chose.

PIETE', HUMANITE', PARDON DES INJURES, RIDICULE, BETISE.

Les deux derniers termes ont mis les autres hors d'usage.

GLUAUX, PARURE, FLATERIE, FOURBERIE.

Les Homes font les dupes des derniers, tout come les oiseaux des premiers.

PETIT-MAITRE, FEMME DU MONDE, RIEN, INCREDULE.

De Rien, il ne nait du moins rien

de mauvais , des autres rien de bon.

VENGEANCE, HONEUR, DUEL.

Quand on se croit ofensé , la vengeance & le duel sont les seuls moyens de conserver son honneur ; *Voyés les Apophtegmes Moraux du Sergent Flamberge, sur les devoirs des Oficiers & de la Noblesse.*

**JURER , MENTIR , MEDIRE , NOIRCIR ,
DECHIRER , FAIRE LA BELLE CONVER-
SATION.**

On a découvert dans les Cercles , les Cotteries , & les Petits soupers , que c'est là la vraie destination du don de la Parole.

**FIGURES DE RHETORIQUE, METAPHORES,
DELICATESSES DE LA LANGUE, DIABLE
M'ENTRAINE , DIEU ME DAMNE , QUE LA
FOUDRE DE BELZEBUTH M'ECRASE , &c.**

Voyés le Dictionnaire des Militaires , revú , corrigé , & augmenté par un jeune Gentilhome.

GAGNER , AMASSER , COMERCER , VOLER.

Ces deux derniers termes font les vraies Racines étimologiques des deux premiers.

MERITE, REPUTATION, SOUVERAIN BIEN,
OR, LUXE, EQUIPAGE, CREDIT, BONE

TABLE. (

Il n'y a cependant que les 999 millièmes des Homes qui conviennent de la Sino-nimité de ces termes.

JOUEUR, PLAIDEUR, ENVIEUX, ENFER.

Les Prédicateurs embarrassés à décrire ce dernier, n'ont qu'à anatomiser l'ame des premiers.

DEBAUCHE, PLAISIR, SENTIMENT.

Quelques Phisiciens expérimentaux, infèrent de cette Analogie, que tout doit être raporté aux sens.

CHIMERE, AGE D'OR, AMITIE', RECO-
NOISANCE, GENEROSITE', HUMILITE',
MODESTIE, &c. &c. &c.

Ces mots ne font proprement point

naitre d'idées, parce qu'ils n'ont point d'objets réels, auffi ne les trouve-t-on que dans la Poefie Romanefque, & fur les lèvres.

GIROUETTES, MODES, CAMELE'ONS,
LOIX.

Ces termes ne font finonimes, que depuis que les Homes aiment la nouveauté, & depuis l'introduction du tien & du mien.

DROIT, TORT, JUSTICE, INJUSTICE.

Il paroît d'abord qu'il y a trop d'opofition entre ces termes pour admettre quelque refsemblance, mais lifés les Plaidoyers du Sr. P.... Avocat, les Sentences de la Cour de R.... & les Arrêts du Parlement de T....

MARIAGE, ACHAT.

Le premier n'est qu'une fignification de l'autre, dans lequel il arrive ordinairement, come dans tous les Echanges, la bone marchandife fait aller la mauvaife.

EPONGES, SANGSUES, PROCUREURS, FINANCIERS, ACTRICES, &c. &c.

Si du moins les Sangsues publiques crovoient quand elles sont pleines du sang de leurs victimes !

INFAME, BASSESSE, TRAVAIL, COMERCE.

Ces deux dernières occupations sont bonnes, pour ceux qui ont la *bassesse* de vouloir bien descendre d'ADAM, mais c'est une *infamie* pour les Illustres qui ont l'honneur de n'avoir pas été formés de limon.

NOBLESSE, FIERTE', QUANT-A SOI, DIGNITE', FATUITE'.

Voyés l'Eminentissime Seigneur Dom Artabano Superbo de Faquino y-Gueufado de la Rodomontada, & son Traité DE L'EXCELLENCE DU PARCHEMIN.

ROTURE, PEUPLE, BOURGEOIS, CANAILLE, BOUE, MARCHEPIE'.

J'aurois peut-être dû joindre cet article au précédent, mais j'ai craint de les méfallier, quoique l'un naisse immédiatement de l'autre.

PESTE, MEDECIN.

J'aimerois mieux la première , parce
quelle tue gratis, & quelle ne tue pas
tôjours.

PARLER , RIEN , DIRE.

Encore des contradictions aparentes dans
les termes ; mais allés entendre le Père C...
l'Abé J... Ecoutés le Duc de X... la
Présidente de B... le Chevalier P... le
Capitaine S... Me P... Me R.... Mesde-
moiselles Q... F... G... T... M... L...
V... &c. &c. &c. J'épuiserois tous les
Alphabets possibles, & tous les Moulins à
papier.

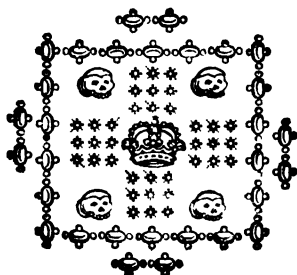
VIVRE , EXISTER , VEGETER.

• Ami Lecteur ! N'est-ce point là exacte-
ment tout ce que vous faites dans ce
monde, mais est-ce tout ce que vous de-
vés y faire ?

Je m'arrête ici, non par défaut de
matière , mais uniquement par le bon
plaisir de ma volonté. Si l'on est content
de cet échantillon, je pourrai bien conti-
nuer ; si on ne l'est pas, ce sera une rai-

son beaucoup plus forte encore de continuer ; car quand les vérités déplaisent aux Hommes, c'est une marque infallible qu'elles leur sont indispensablement nécessaires. Adieu donc, jusqu'au revoir, Critiques ou Critiqués, & à qui ne parle-je pas ?

PAUL LE FRANC.





A G E O R G E I I I.

ROI *de la* GRANDE-BRETAGNE & *des*
Etats & *Pais qui en dependent.*

HUMBLE ADRESSE (*)

De ses Sujets Protestans qu'on appelle QUAKERS.

Qu'il plaise au Roi !

NOUS étant rendus ici des diverses parties de la GRANDE BRETAGNE & de l'IRLANDE, dans cette Assemblée anuelle, pour adorer le Dieu Tout Puissant, & pour l'avancement de la Piété & de la Vertu; nous embrassons l'ocasion favorable, que nous done le rétablissement de la Paix, pour témoigner nôtre affection à Ta Personne Roiale, & la soumission qui est due à ton Gouvernement.

(*) *Note des Edit.* Ce qui part de la Secte des *Quakers* a toujours quelque chose d'original, qui plait assés généralement; c'est ce qui nous engage à publier cette Adresse. Quoiqu'elle ait été présentée déjà l'Année dernière, elle n'a parû qu'en Anglois, & la Traduction que l'on en done ici en a été exactement tirée.

Le retour de cette Paix ne peut qu'être infiniment agréable à des Homes , qui font profession de reconoitre, qu'il ne leur est pas permis de prendre les armes ; à des Homes qui vénèrent la glorieuse déclaration de DIEU, dans son Evangile, de sa bone volonté pour le Genre-Humain, & qui souhaiteroient ardemment que le Règne de la Paix fut universel. Nous sommes persuadés, que le desir d'arrêter l'effusion du sang, de soulager le Peuple du poids des impôts, & de terminer les calamités qui affligeoient une si grande partie du Globe, étoient les motifs qui t'ont porté à la présente Pacification ; motifs si justes en eux mêmes, si pleins de bienveillance & d'humanité, qu'ils entraînent nôtre unanime & plus cordiale approbation.

Veuille le Souverain de l'Univers, qui a créé toutes les Nations d'un seul sang, disposer les esprits des Princes à apprendre, par de tels exemples, qu'il est d'autres moyens de réunir leurs intérêts divisés & de finir leurs quèrelles, que la ruine des Provinces & la destruction des Homes.

Les preuves que nous avons reçues de ta condescendance royale & de ton indulgence ; les impressions durables de gratitude pour la mémoire des Rois de ton

Illustre Maison remplissent aujourd'hui nos cœurs des sentimens les plus vifs d'affection & de devoir. Pénétrés de ces sentimens, nous nous retirons dans nos habitations respectives, avec la ferme résolution d'y cultiver, autant qu'il sera en nôtre pouvoir, l'esprit d'harmonie & de concorde, si essentiellement nécessaire à la dignité de la Courone & au bonheur des Sujets.

Veuille le Dieu tout puissant, source de tout bonheur, fontaine de tout don parfait, conduire & diriger toujours gracieusement tes pas, & te préserver pendant un long terme, pour gouverner tes Etats avec la sagesse, la modération & l'équité qui assurent solidement aux Princes l'affection obéissante de leurs Sujets, & qui transmettent leur nom à la postérité, avec l'honneur qui leur étoit dû.

Signé, dans nôtre Assemblée annuelle, tenue à Londres le 28 du 5. mois de l'an 1763.

A laquelle adresse il plût au Roi de répondre en ces termes.

Ces assurances réitérées de vôtre affection pour ma Personne & pour ma Famille, & de vôtre soumission pour mon Gouvernement me sont très agréables, & ne peuvent manquer de vous assurer la continuation de ma protection.



L E T T R E S .

De JULIE à CAMILLE.

DOUZIEME LETTRE.

IL n'est point de roses sans épines, Ma chère CAMILLE, & je n'ai que trop éprouvé la triste vérité de ce proverbe, par la jalousie du Chevalier de FOLVILLE, qui m'a presque coûté la vie. Cette aventure s'est cependant terminée de façon, que je suis débarassée pour toujours des persécutions de cet étourdi, par la valeur généreuse du Comte de VOLVIRE, qui sans répandre de sang a vaincu la fierté de son Rival. Voici le détail de cet événement, qui n'est lu que des intéressés.

Je vous ai marqué, dans ma dernière que le Comte étoit allé chez lui pour commander les préparatifs d'une fête qu'il vouloit nous donner à VOLVIRE. Il n'étoit pas encore de retour, lorsqu'une nuit que la chaleur m'empêchoit de dormir, je descendis dans le Jardin sur les trois heures, afin d'y prendre le frais. Plusieurs renoncules furent les victimes de mon insomnie, pendant le cours de ma prome-

nade ; j'en fis un gros bouquet que je plaçai sur mon sein , ensuite m'étant trouvée fatiguée , & persuadée que j'étois la seule ambulante du Château , j'allai me jeter sur le sofa du Pavillon voluptueux , dont je vous ai parlé ci devant , où , contre mon intention , je m'endormis profondément.

Le Comte , qui bruloit d'impatience de me rejoindre , ayant terminé ses occupations domestiques , étoit parti cette même nuit de VOLVIRE , pour me surprendre agréablement à mon réveil. S'étant fait conduire jusqu'à la porte du Parc , dont ma Tante lui a permis d'avoir une clé , il traversa cette belle solitude , sans apercevoir mon Cousin , qui s'y promenoit aussi , & il vint se rendre dans le même Cabinet où j'étois , pour attendre le moment de ma toilette. Jugez de sa surprise , quand il vit que je dormois dans cette retraite. Son premier mouvement fut de se retirer par respect ; cependant n'ayant pu résister au plaisir malin de me dérober mon bouquet , pour exciter mon inquiétude quand je serois éveillée , il exécuta ce dessein téméraire avec tant d'adresse , que je n'en sentis rien ; mais le larcin ayant découvert une partie de ma gorge , ses yeux se fixèrent indiscrettement sur les

charmes qu'elle ofroit innocemment à ses regards, & l'histoire prétend, qu'emporé par le feu du desir, il se préparoit à lui dérober un baiser, lorsque le Chevalier le surprit dans cette attitude. Votre témérité, dit-il au Comte, avec des yeux pleins de fureur, vous rend indigne de la tendresse dont ma Cousine vous honore. J'espère que vous ne me refuserez pas la gloire de venger son outrage. Ces paroles, m'ayant éveillée, je fus témoin du départ précipité du Comte, qui suivit à l'instant le jeune audacieux, malgré les cris perçans dont je fis rétentir les airs, en courant sur leurs pas; mais mon faiblesse étoit trop vif pour m'en laisser longtems la faculté; je tombai sans connoissance à l'entrée du Parc, & je ne repris connoissance qu'à la faveur d'une pluie bienfaisante, qui me ranima par sa fraîcheur. Je me préparois à poursuivre les homicides, & mes jambes chancelantes me donoient déjà des preuves de leur obéissance, lorsque je vis paroître le Chevalier, qui d'un air consterné vint jeter à mes pieds son épée. Alors ne doutant point de la mort du Comte, je ne lui laissai pas la liberté de s'expliquer, & n'écoutant que mon désespoir, Ha monstre, m'écriai-je, comment oses tu paroître de-

vant moi , après avoir éteint le flambeau de ma vie ? Cessez , me répondit-il tristement , d'insulter un malheureux , qui vient vous avouer sa défaite & gémir à vos genoux de son imprudence. Oui , ma Cousine , je suis vaincu , non-seulement par la valeur du Comte , puisqu'il m'a désarmé , mais par la générosité de ce brave adversaire , qui n'a jamais voulu verser un sang que vôtre alliance lui rend précieux. Pénétré de sa grandeur d'ame , je viens vous protester de ne plus troubler une union , que vos vertus mutuelles me forcent de respecter. Alors il m'aprit que M. de VOLVIRE n'avoit profité de sa supériorité , que pour le forcer de terminer un combat , dont il auroit été la victime , si le Comte eut écouté son juste ressentiment , & m'ayant dit qu'il étoit resté sous un couvert de tilleuls , où il se reposoit sur un lit de gazon , je ne balançai point à le prier de m'accompagner , pour voler auprès de ce généreux Vainqueur. Nous ne fumes pas longtems sans le rejoindre. Vous allez peut-être me blamer , Ma chère CAMILLE , mais dussai-je m'exposer à vôtre censure , je suis trop sincère pour vous dissimuler , que je ne pus résister au desir de l'embrasser , quand l'amour nous eut réunis. Le Comte voulut se justifier sur

le mouvement indiscret qui avoit occasionné la fureur du Chevalier, mais je l'affurai que le plaisir de le trouver sans blessure, me faisoit oublier une témérité, que je lui pardonois volontiers. Il fut décidé que cet événement resteroit secret entre nous, & nous étant séparés par la crainte d'être rencontrés, je rejoignis mon appartement, tandis que par une autre route le Chevalier regagnoit sa chambre.

Le Comte, accompagné de ma Tante, parut à ma toilette, come nous en étions convenus, pour me prier d'honorer le lendemain son Château de ma présence. Nous nous y rendimes sur les ailes du plaisir & je pouvois même dire de la gloire, puisque tous les habitans de VOLVIRE étoient sous les armes, pour célébrer nôtre arrivée, & que nous entrames dans ce Bourg au son des cloches de même qu'au bruit des boêtes & de la mouffqueterie. Vingt quatre jeunes Payfanes, vêtues en Bergères, vinrent nous recevoir à la porte du Château. Au milieu d'elles présidoit un petit Amour, qui me dit ces paroles, en me présentant les clefs de ce bel édifice.

Vivre & mourir sous vôtre empire

JULIE est ce que je desire :

Je

Je vois en vous mon univers.
 Jugez du pouvoir de vos charmes ,
 Puisque l'Amour porte vos fers
 Et qu'il met a vos pieds ses armes.

Comandez donc en Souveraine ,
 De ce séjour foyez la Reine ;
 Tous nos cœurs qui vous sont soumis
 Brulant du desir de vous plaire ;
 Votre beauté les a conquis
 Que vos bontez soient leur salaire !

Je fus donc obligée de m'emparer des clefs, que ce bel enfant m'otroit, dans un bassin d'argent, où je mis douze louis en prenant un très beau bouquet dont elles étoient acompagnées. Précédez de ce joli cortège, qui jonchoit de fleurs notre passage, nous entrames dans un spacieux vestibule, où nous trouvames une nombreuse compagnie. Une Parente du Comte, en m'embrassant, m'atacha sur la tête une courone de mirthe, tandis qu'une musique mélodieuse répétoit en grand chœur le dernier couplet que l'Amour m'avoit adressé.

Après un excelent diner, M. de VOLVIRE nous procura le plaisir de courre le cerf dans son parc. Cet agréable

amusement, que toutes les Dames parta-
gèrent en calèche, fut suivi d'une superbe
colation, que douze Silvains, précédés d'un
Faune, virent nous offrir au son d'une
symphonie champêtre, & nous étant ren-
dus dans la sale d'arbre ou elle étoit dres-
sée, le Faune, en me présentant le pied
du cerf, que l'on avoit forcé, me chanta
ces paroles, qui furent accompagnées par
deux cors de chasse :

Amour, pour voler en ces lieux,
Abandonnez Cythère ;
Vous y verrez de plus beaux yeux
Que ceux de votre Mere ;
Voyez sur ces gazons fleuris
Les jeux & les ris
Suivre notre Iris.
Qui la voit l'aime pour jamais
Ses attraits
Vont désormais
Vous prêter de nouveaux traits.

ZEPHIR, à de si doux apas,
Cède en dépit de FLORE
Un soufle amoureux sur ses pas
Fait mille fleurs éclore :
Il vole d'un air enfantin
Il baise sa main

Il flate son sein ,
 Puis sur sa bouche il vient mourir
 De plaisir ;
 Mais un soupir
 D'IRIS le fait revenir

Ce splendide ambign , qui fut servi sur les sept heures du soir , précéda le bal que nous eumes dans le même endroit , & que cinquante lustres de cristal éclairèrent subitement , sans compter l'immensité des lampions dont les charmilles se trouvèrent illuminées. Mais tandis que je m'entretenois avec le Comte , & que l'aimable HORTENSE écouitoit avec plaisir les tendres expressions de son jeune amant , le Chevalier de FOLVILLE , qui vouloit réellement se guérir de l'impression que j'avois fait sur son cœur , & qui machinalement s'étoit adressé à Mad. d'ORMONT , dont il conoissoit la complaisance , fut malheureusement entendu par un Cavalier , qui depuis la perte d'un procès est l'ennemi juré de M. d'ORMONT. Il résolut intérieurement de tirer parti de sa découverte , pour humilier son antagoniste , & s'étant glissé dans la charmille , qui formoit le dossier du gazon où ce couple amoureux étoit assis , il entendit , après

de feintes résistances , que Mad. d'ORMONT disoit au Chevalier de ne pas rester plus longtems auprès d'elle, crainte que son Mari n'en prit de l'ombrage ; mais qu'elle se rendroit une heure après dans le bosquet des délices, & que s'il venoit l'y rejoindre, l'Amour, qui présidoit au milieu de cette aimable solitude, pouroit peut être la décider à favoriser sa tendresse. Ce bosquet, qui se trouve à l'opposite de celui où nous étions, est réellement un séjour enchanté. On y voit une grotte de coquillage, d'où sort une cascade merveilleuse, & la Statue d'un Amour, que les trois Graces enchainent avec des guirlandes de fleurs.

L'ennemi de M. d'ORMONT se trouvant ainsi possesseur du secret de cette franche coquette, alla le confier à un de ses amis, qui se chargea de conduire M. d'ORMONT dans l'endroit du rendez-vous, sous prétexte qu'il étoit donné par Mad. de PERLE, & la curiosité d'entendre le langage amoureux de cette belle imbécile ayant séduit ce pauvre sot, il accepta sans balancer la proposition qu'on lui faisoit, d'autant plus que sa femme, pour se soustraire à ses inquiétudes, avoit eû la finesse, en quittant le Chevalier d'aller se placer entre ma Tante & Mad. de FELCOURT, en-

forte que ce misérable suivit son conducteur avec une sécurité d'esprit, qu'il n'avoit peut être jamais éprouvée. S'étant introduits dans cette retraite voluptueuse, sous les voiles de l'obscurité, qui favorisoit leur dessein, ils prirent toutes les précautions nécessaires pour n'être pas aperçus de ceux qu'ils venoient épier.

Cependant Mad. d'ORMONT ayant remarqué l'absence de son jaloux, qu'elle attribua vraisemblablement à quelque ruse du Chevalier pour lui procurer la facilité de s'éclipser, crut devoir profiter sur le champ de cette favorable circonstance, & s'étant séparée de sa compagnie, sous prétexte d'aller prendre au buffet quelque rafraichissement, elle sortit du bal, après avoir eû la précaution de doner un petit coup d'éventail sur l'épaule de mon Cousin, qui suivit incontinent ses pas.

Il y avoit donc tout au plus un quart d'heure que les espions étoient en embuscade, lors qu'un bruit de tafetas voltigeant sur le sable, leur anonça l'arrivée de cette belle avanturière, qu'ils virent ensuite traverser le bosquet la tête tendrement inclinée contre le visage du Chevalier, dont une main scélérate chifonoit impunément la dentelle d'un tour de gorge,

que l'indécence livroit au pillage, puis-
que cette témérité n'étoit réprimée que
par des soupirs languissans....

Mais une visite pour laquelle on me
fait prier de descendre, me force d'inter-
rompre ce récit, dont vous apprendrez la
conclusion dans la première Lettre que je
vous écrirai; en attendant ce plaisir, je
prie ma chère CAMILLE d'être toujours
sans réserve à son invariable JULIE.

TREIZIEME LETTRE.

VOUS avez partagé la situation de vô-
tre JULIE, ma chère CAMILLE, en apre-
nant le combat du Comte & du Cheva-
lier; je n'en suis pas surprise par la co-
noissance que j'ai de sa sensibilité, de vô-
tre cœur; aussi n'ai je rien épargné pour
vous distraire promptement d'une idée si
funeste, par le récit des amusemens de
VOLVIRE & principalement des folies
amoureuses de Mad. d'ORMONT, dont je
vais vous apprendre le résultat.

Vous n'avez pas oublié, sans doute,
ma chère amie, que les ténèbres de la
nuit étoient trop sombres, pour que M.
d'ORMONT put reconoitre son infidèle,
dans celle qu'il prenoit pour Mad. de

PERLE, d'autant plus qu'elles sont à peu près de même taille; ainsi tout concouroit à favoriser son erreur, puis qu'en traversant le bosquet, cette belle ne s'exprimoit que par des soupirs, qui la conduisirent jusqu'au portique de la grotte, où l'on prétend qu'elle affecta de ne pas vouloir entrer; mais cette résistance n'étoit assurément que pour la forme, puisqu'elle sans jeter aucun cri, elle souffrit avec docilité le transport d'un audacieux, qui la fit disparoître comme un éclair en la prenant lestement dans ses bras.

Alors M. d'ORMONT ayant dit à son compagnon, qu'il ne pouvoit plus maîtriser son extrême envie de rire, ils décidèrent d'abandonner leur cachette, & s'étant retirés fort adroitement, ils reprirent le chemin du bal, en se promettant mutuellement de turlupiner Mad. de PERLE, quand elle seroit revenue de son pèlerinage; mais les ris immoderés de ce pauvre VULCAIN se métamorphosèrent bientôt en fureur, quand ses yeux ne purent douter que cette Dame figuroit une contredance avec le Marquis de RIBERVILLE & que c'étoit sa Femme qui manquoit dans l'assemblée. Ne pouvant digérer cruelle découverte, d'où résultoit la preuve

authentique de son nouveau deshonneur , il vint prier le Comte de l'accompagner , & sans s'expliquer d'avantage , il le conduisit avec vitesse dans le bosquet , qui receloit sa perfide. Ils arrivèrent come elle disoit à son amant ; Ha Chevalier , m'aimerez vous toujours , & n'oublierez vous jamais que l'amour a réalisé dans nos cœurs le titre voluptueux de ce délicieux séjour ?

Ces paroles énergiques ne furent pas plutôt proferées , que le désespéré d'ORMONT courut come un furieux à la grotte , pour confondre son infidèle , mais l'obscurité & sa précipitation ne lui permettant pas d'en distinguer l'entrée , il se jetta dans le bassin , qui reçoit les eaux de la cascade , où il se seroit infailliblement noyé sans le secours du Comte , qui lui sauva la vie , tandis que le couple amoureux s'enfuyoit à tire d'ailes , en bénissant cet heureux accident.

M. de VOLVIRE , après avoir repêché le désastreux d'ORMONT , se trouva dans la nécessité de le porter , pour ainsi dire , jusqu'au Château , où il le remit entre les mains de son Valet de chambre , avec ordre de le faire coucher & sur-tout de ne le pas quitter , afin d'empêcher qu'il ne reparut & ne vint troubler la Compagnie. M. de VOLVIRE reparut très à propos

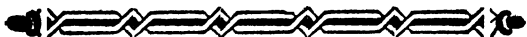
pour me tirer de l'inquiétude où son absence singulière m'avoit plongée. Il m'étoit impossible d'en pénétrer le motif qui faillit cependant à me faire mourir de rire, quand il m'en instruisit, mais qui m'inspira le plus parfait mépris pour la flexible d'ORMONT, dont l'éfronterie me parut insoutenable. Cet événement devint insensiblement le secret de la Comédie, de sorte que toutes les Dames affectèrent d'éviter la compagnie de cette femme, qui foutint sans rougir ce comble d'infamie, jusqu'à cinq heures du matin où l'on se rendit au Château, pour prendre le chocolat. Alors ayant prié le Comte de lui prêter sa chaise de poste, elle se fit conduire, sous l'escorte du Chevalier, dans une Maison d'Ursulines, dont sa Sœur est supérieure, afin d'éviter la scène que son Mari lui préparoit. D'ailleurs elle étoit persuadée, que la colère de ce pauvre oison ne tiendrait pas contre son absence, & son atente ne fut pas vaine. Il ne put retenir ses larmes, quand il aprit qu'elle étoit allée s'enfermer dans un couvent, & sans faire attention à l'épigramme suivante, qu'il trouva sur sa table, il partit come un désespéré, pour empêcher l'exécution d'un projet, que sa lacheté lui rendoit insupportable :

Ne consultant que ta cervelle ,
 Tu te plains , d'ORMONT mon ami ,
 Que ton épouse est infidèle ,
 Et cela cause ton souci ;
 Mais tu fais bien que la donzelle
 Est susceptible d'une ardeur
 Qui fait éclipser sa pudeur ,
 Dès qu'on lui parle bagatelle ;
 Ainsi pour calmer ton courroux
 Et t'engager à filer doux ,
 Apprens donc qu'un *Jean de nivelle*
 N'est pas fait pour être jaloux ,
 Puis qu'il doit tenir la chandelle
 Quand on caresse sa femelle
 Dans un nocturne rendez-vous.

Le Chevalier nous aprit au retour de sa caravane, c'est à dire le même soir, l'heureuse réunion de M. & de Mad. d'ORMONT, qui s'étoit rendue aux bassesses que son benêt d'époux avoit fait à la grille pour la déterminer à quitter le cloître, après avoir cependant exigé plusieurs conditions, que ce lache avoit acceptées sans murmurer, quoique la principale consista dans l'entière liberté dont elle prétendoit jouir désormais. Elle avoit consenti à le suivre, en exigeant pour dernière clause que ce seroit le Chevalier qui

la reconduiroit ; ce qui doit vous faire comprendre qu'il étoit témoin de cette Comédie. Ce traité s'étant scrupuleusement exécuté , il nous affura qu'après un très bon diné , cette Messaline l'avoit fait passer dans son cabinet , où il étoit resté tête à tête avec elle jusqu'au moment de son départ , sans que le soupçonneux d'ORMONT osa venir les interrompre. Il termina son récit en nous protestant qu'il en étoit sorti pénétré de dégoût pour la femme & de mépris pour le mari. Je crois que cela ne vous surprendra pas , si vous réfléchissez , que rien ne doit plus répugner à un homme susceptible de délicatesse , qu'une femme débordée , qui profite impunément de la lacheté d'un indigne époux , pour afficher son libertinage : Aussi Mad. de FRANQUEVILLE décida t-elle , après cette narration , que désormais la porte de son Château lui seroit absolument interdite.

Mais je m'aperçois que ma bougie est prête à s'éteindre & qu'il est tems que je dise bon soir à ma chère CAMILLE , qui ne m'aimera jamais autant que je l'aime. Ce sont les sentimens dans lesquels sa JULIE va s'endormir.



C E C I L E

O U

L' A M O U R G A U L O I S.

Anecdote de la Cour de SIGEBERT, Roi d'Austrasie.

SIGEBERT étoit né avec les dispositions les plus heureuses : Une excellente éducation les dévelopa. Des triomphes éclatans signalèrent l'aurore de sa vie & portèrent son nom aux deux bouts de l'Univers, sur les ailes de la victoire.

ATHANAGILDE, Souverain des Visigots, Nation de tout tems rivale des Austrasiens, ne vit pas sans éfroi les succès du jeune Prince : Il craignit que SIGEBERT n'envahit un jour son Royaume. Sa Fille unique, BRUNEHAUT, lui parut un parti digne du Héros ; sa beauté la faisoit rechercher de tous les Souverains de son tems, & ceux qui vivoient familièrement avec elle ne savoient auquel doner la préférence, ou aux charmes de sa figure, ou aux agrémens de son caractère. La dif-

inction flata l'amour propre de SIGEBERT. Il accepta, fans balancer, les propositions d'ATHANAGILDE : Le mariage fut célébré avec toute la pompe possible, dans une ville frontière des deux Etats, & peu de tems après le Prince retourna dans son Royaume, emmenant avec lui sa nouvelle Epouse.

ATHANAGILDE, avant de laisser partir sa Fille, n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit rendre son équipage magnifique. BRUNHAUT fut suivie en Australie de l'élite de la jeunesse de son Pays. Cette Princesse distingua dans la foule la belle CECILE, qu'une heureuse conformité d'esprit & de gout, un raport d'humeur & de convenance élevèrent bientôt à la dignité de Favorite.

• CECILE joignoit aux traits les plus réguliers l'esprit le mieux fait & le plus solide. Chacun s'empressa de lui faire la cour. On savoit que BRUNHAUT ne prenoit jamais un parti, sans la consulter & que SIGEBERT écoutoit volontiers les conseils de la Reine. CECILE n'abusa point de son pouvoir; elle méprisoit trop ceux qu'un vil intérêt faisoit tomber à ses piés, pour vouloir enfreindre en leur faveur les loix sacrées du devoir.

Parmi les Seigneurs de la Cour de SI-

GEBERT, le jeune LHINCORRE enlevait tous les suffrages. Il avait une physionomie intéressante, une taille noble & dégagée, l'esprit orné, le cœur sensible. Voir CECILE, l'aimer, en être aimé, ce ne fut pour lui que l'affaire d'un moment.

Come Grand Chambellan de SIGEBERT, il avait ses entrées par-tout & à toute heure. Un jour il aperçut sa Maitresse qui traversait une galerie seule, triste & rêveuse. Il l'aborde, & avec cette aimable franchise, naturelle à ceux de son Pays: *Belle CECILE*, lui dit-il, en tombant à ses genoux, *LHINCORRE seroit il assez heureux pour être aimé de vous aussi tendrement qu'il vous aime ?* CECILE étoit aussi sincère que belle; la probité de son Amant lui étoit connue; elle ne fit point difficulté d'avouer à LHINCORRE qu'elle partageoit ses sentimens. Au comble de ses vœux, il ne songea plus qu'à obtenir le consentement du Roi, pour unir son sort à celui de CECILE.

LHINCORRE la voyoit tous les jours; tous les jours il avait occasion de se trouver tête à tête avec elle. Jamais l'amour ne le rendit téméraire (*); le respect mo-

(*) Ces vertus paroîtront sans doute bien antiques à nos gens à *bonnes fortunes*; mais qu'ils

dera toujours son ardeur : Sûr d'être aimé de CECILE , il ne vouloit point ravir ses faveurs ; il ne desiroit de les obtenir qu'en les méritant.

SIGEBERT favoit rendre justice à LHINCORRE , & fans partager avec lui son autorité , il ne l'aimoit pourtant pas moins que BRUNHAUT n'étoit atachée à CECILE. Un jour qu'il sortoit du Conseil , nôtre Amant l'aborda dans le dessein de lui parler de l'établissement qu'il projettoit. *Mon cher LHINCORRE* , lui dit SIGEBERT , fans lui doner le tems d'ouvrir la bouche , *mon Frere CHILPERIC viole tous les Traités ; son ambition lui fait rompre la paix , qui nous unissoit ; je dois le punir de sa perfidie. Mettez vous à la tête de l'armée que je vais lui opposer ; vous m'avez donné des preuves de vôtre valeur ; je fais cas de vos talens ; vous doner occasion d'acquérir de la gloire , c'est les récompenser come ils méritent de l'être.* LHINCORRE ne répondit rien à des paroles si flatteuses ; une inclination profonde fut le seul remercie-

qu'ils se souviennent , pour la justification de l'Auteur , que l'histoire dont il s'agit est arivée dans les premiers siècles de la Monarchie Française. Elle a pour époque l'année 503.

ment que lui permit de faire l'état violent où il se trouvoit.

CECILE aprit bientôt qu'elle alloit être séparée de son Amant. Je n'entreprendrai point de peindre l'excès de sa douleur ; il n'y a que ceux qui ont eû le bonheur d'être chéris d'une Maitresse aimable, qui puissent le comprendre.

Les ordres du Roi étoient pressans : L'Armée rassemblée n'atendoit plus que son Général, pour voler à l'Enemi. Il faut partir... Ames sensibles !... Interrogez votre cœur ; qu'il vous peigne la tendresse de deux Amans au moment terrible du départ ! Qu'il vous fasse imaginer la vivacité de leurs regrets !

La Guerre n'étoit pas alors, come à présent, un assemblage compliqué de règles certaines & de combinaisons savantes. La première, ou plutôt l'unique vertu militaire, c'étoit la valeur. Une Campagne decidoit ordinairement du fort de l'Enemi.

Celle de LHINCORRE ne fut qu'un enchainement de victoires, & CHILPERIC batu complètement fut obligé de recourir à la clémence de son Frère. Le bonheur n'enorgueillit point SIGEBERT : Il rendit généreusement au vaincu tout ce que
le

le fort des armes avoit fait passer dans ses mains. Une paix solide acheva de mettre le calme dans les deux Etats.

Couvert de lauriers LHINCORRE n'imaginoit pas de plus grand bonheur, après celui d'avoir servi son Roi, que d'aller les déposer aux pieds de son Amante. Il entra en triomphe dans la ville capitale, aux acclamations d'un Peuple nombreux. SIGEBERT l'atendoit dans son Palais. Dès qu'il l'aperçut, il courut au devant de lui *Brave LHINCORRE*, lui dit-il, *que ne vous dois-je pas pour les services que vous m'avez rendus ? Heureux si je puis vous récompenser d'une manière qui réponde à votre mérite !...* Ah ! Sire, repliqua LHINCORRE avec vivacité, *CECILE seule....* Le Roi ne lui donna pas le tems d'en dire d'avantage. Il le quitta & le laissa interdit & confus, au milieu des Courtisans, qui tous jaloux de sa gloire, s'empresèrent cependant de le féliciter de ses succès. Telle est la Cour : Il est aparemment de convention dans ce Pays-là, que couvert des masques les plus grossiers, on ne se paroitra pourtant pas risibles aux yeux les uns des autres.

Débarassé de leurs politesses importunes, LHINCORRE vole chez sa maitresse. CECILE est disparue ; BRUNHAUT même

ignore sa retraite. *Ab! je ne le vois que trop*, s'écrie avec transport ce malheureux Amant, *c'en est fait; SIGEBERT m'a trahi, & peut-être CECILE elle même... Non; elle n'en est pas capable; je possédois son cœur, come elle avoit le mien: Elle n'est fidèle; le Roi seul est coupable.... Et quel moment encore prend-il pour me réduire au désespoir? Celui où je risque ma vie & mes jours pour le servir... Malheureux LHINCORRE! ... Il a donc cru me tromper par de feintes caresses! ... Ab! CHILPERIC ne sera pas le seul qui aura senti la pesanteur de mon bras... SIGEBERT tu ne posséderas tranquillement CECILE, qu'après m'avoir percé le cœur.*

Soudain il retourne au Palais & trouve moyen de pénétrer jusqu'au Cabinet du Roi. SIGEBERT, lui dit-il, avec des yeux étincelans, où se peignoient tour à tour la fureur, la jalousie & le désespoir, *as-tu donc oublié que nos Aïeux étoient égaux? Tant que tu as rempli tes devoirs de Roi, tu n'as pas été de sujet plus fidèle que LHINCORRE; tu les oublies, & moi; j'oublie les miens. Rens moi CECILE, ou consens à ce que l'honneur doit t'inspirer ainsi qu'à moi.*

J'accepte le défi, répondit avec tranquillité SIGEBERT: *Trouvez vous demain avant le jour dans l'allée sombre, qui tou-*

che à l'aile de mon Palais ; vous m'y verrez les armes à la main.

LHINCORRE, en frémissant de rage se retire. Il passe le reste de la journée dans une affreuse agitation ; il attend la nuit avec impatience & ses ténèbres ne font qu'irriter ses ennuis. L'heure s'avance cependant ; il vole au rendez vous... Quelle est sa surprise de n'y trouver personne ! *Quoi ! s'écria-t-il, après m'avoir enlevé CECILE, le Roi seroit-il assez lâche pour manquer au rendez-vous qu'il m'a donné lui même !*

Tout à coup il voit briller un flambeau. Sa lumière lui fait distinguer le Roi, suivi de quatre Seigneurs. Il entend une voix ; c'est celle de SIGEBERT qui s'écrie : *Le voilà ; c'est lui même ; saisissez le.*

Ah ! traître, reprend LHINCORRE, en mettant la main sur son épée... Il n'achève pas ; on l'entoure, il résiste en vain, on le défarme, on le traîne malgré ses cris & ses efforts jusques au Palais.

Le premier objet qui y frappe sa vue, c'est CECILE, vêtue des plus riches parures & qui s'élançe dans ses bras. *C'est ainsi que je veux me venger,* lui dit SIGEBERT : *Je savois votre amour pour CECILE, mais j'ignorois qu'il fut si violent.*

Ce que vous avez osé risquer m'en fournit une preuve. Venez, belle- & vertueuse CECILE; recevez votre Epoux de ma main & donnez lui la vôtre: C'est le prix que vous méritez tous deux. Vous, LHINCORRE, rendez moi votre amitié, & contribuez à ma félicité, ainsi qu'à celle de mes Peuples, en devenant mon premier Ministre.

CECILE & LHINCORRE comblés de joie, ne purent d'abord témoigner au Roi leur reconnaissance que par leurs larmes. Le Roi fit lui même les fraix de la Noce. La faveur de LHINCORRE augmenta toujours & CECILE ne cessa point d'être chère à BRUNEAUT. Ils vécutent long-tems l'un & l'autre, & aux transports fougueux de l'amour le plus vif, succèda dans la suite la douceur d'une tendre & solide amitié.





NOUVELLES ACADEMIQUES.

L'ACADEMIE Royale des inscriptions & Belles Lettres de PARIS s'assembla le 4 Mai. L'on anonça que Dom Philippe-Louis LIEBLE, Bénédictin de la Congrégation de St. Maur, avoit remporté le Prix proposé par l'Académie sur ce sujet: *Quelles étoient les Limites de l'Empire de CHARLEMAGNE au tems de sa mort?*

Pour sujet du Prix de l'Année 1765 la même Académie propose d'examiner ces deux Questions: 1°. *Quelles étoient les Marques extérieures, les Ornemens & l'Appareil de la Royauté chez les Egyptiens?*

2°. *Quel étoit l'état de la Milice Egyptienne, les Grades, les Habillemens, les Armes & les Exercices de l'Ordre Militaire?*

LA Société des Sciences de la Ville de HARLEM, dans sa dernière Séance tenue le 21 Mai, déclara qu'aucun Mémoire n'avoit été jugé digne du Prix proposé en 1762, dont le sujet étoit de *Déterminer*

les principales directions des Courans de la Mer du Nord, tant de ceux qu'occasionent certaines Marées, sur-tout d'après les vents qui ont soufflé quelque peu de tems ou un ou deux jours auparavant; déterminer aussi, autant qu'il est possible, le plus ou le moins de force ou de célérité de ces Courans, suivant les circonstances particulières du tems & du vent; & indiquer de plus la meilleure méthode de conoitre l'intensité de leur force ou de leur vitesse.

La Société propose donc de nouveau la même Question pour le 1 Janvier 1766. & elle avertit qu'elle desiré une détermination exacte des directions des Courans, non seulement le long des Côtes de Hollande, mais encore de celle de Zélande, si la chose est faisable, ainsi qu'un détail des différentes méprises que ces Courans causent aux Mariniers à leur arrivée du Sud au Nord.

La Société propose encore pour 1766 de rechercher *Quels sont les meilleurs moyens & les moins couteux pour empêcher que les rives du Lac de Harlem ne soient englouties?*

L'importante Question que cette Société a proposée pour l'Année 1765, & sur laquelle les Mémoires doivent être envoyés avant le premier Mars de la même année,

est : *Comment doit-on gouverner l'esprit & le cœur d'un Enfant, pour le faire parvenir un jour à l'état d'homme heureux & utile ?*



LIVRES NOUVEAUX.

MELANGES intéressans & curieux ou *Abrégé d'Histoire naturelle, morale, civile, & politique de l'Asie, l'Afrique, l'Amérique & des Terres polaires, par M. R. D. S***. Seconde Edition, revue, corrigée & diminuée, Yverdon 1764.*

La première Partie de cet Ouvrage, anoncé dans le Journal du mois de Novembre dernier, vient de paroître dans le Public. Elle contient 16 Feuilles grand 8vo. Il y a d'abord un Avertissement où l'on remarque les différens défauts dans lesquels sont tombés les Relations de Voyageurs. Cet Avertissement est suivi d'une Introduction générale dans laquelle on donne les Notions préliminaires du Globe terrestre, de ses divisions & de ses mesures.

L'Auteur étant obligé, pour suivre son plan, de débiter par la Zone Glaciale, prévient qu'il ne s'arrêtera dans des terres

si peu agréables, qu'autant de tems qu'il en faudra pour faire passer sous les yeux des lecteurs ce qui peut y mériter leur attention.

L'Ouvrage comence par la description du Spitzberg. On en indique la situation; l'étendue; l'origine de son nom; son climat; la nature de son terroir, ou plutôt des pierres qui forment ces montagnes; les états singuliers du froid excessif qui y règne; ceux que produit la clarté du Soleil & de la Lune; la rapidité avec laquelle les plantes y croissent, pendant le peu de tems de chaleur qui s'y fait sentir; l'abondance des Baleines sur ces côtes; la nature des eaux qui s'y trouvent; le petit nombre de plantes qu'on y rencontre, dont on décrit celle de Roche, qui est le *Fucus* des Latins &c.

Passant ensuite aux Animaux, *Si la vigueur du climat, dit l'Auteur, ne laisse croître que peu de plantes, il n'en est pas de même des animaux; on en voit de toutes les espèces. Dans toutes les descriptions que nous en donnerons, nous les rangerons toujours en six classes; en oiseaux terrestres & aquatiques; en quadrupèdes terrestres & quadrupèdes amphibies; en amphisibies à qui des espèces de nageoires tiennent lieu de piés; en poissons; en reptiles; & en insectes de terre & de mer.*

Entre les Oiseaux du Spitzberg, l'Auteur décrit l'Oiseau de Neige, l'Oiseau de glace, le Ratsher ou Conseiller, le Lumb, la Mouette ou Kutgchef, le Bourgnemaitre, le Strundjager ou Chassemerde, le Perroquet-plongeon, le Kirmew & le Mallemucke.

Entre les Quadrupèdes il ne parle que du Renard & de l'Ours blanc, renvoyant à parler des Rhennes dans l'article de la Laponie.

Parmi les Amphibies, il décrit le Veau ou Chien marin; le Cheval ou Bœuf marin ou Vache marine.

La Baleine, qui fait l'objet des Voyages dans le Nord, est ici décrite d'une manière fort détaillée; l'Auteur a même jugé à propos d'ajouter à la fin de cet article un chapitre exprès sur la manière de pêcher la Baleine.

Le Poisson à scie ou Xiphias, le Licorne de mer ou Narwal, le Hanneton-marin, & l'Entonoir de Mer ne sont pas oubliés.

Après la description du Spitzberg & l'Article de la pêche de la Baleine, viennent les Descriptions de l'Isle Mayen, du Groenland, de l'Islande, & des Observations intéressantes d'un Auteur Danois sur l'Histoire d'Islande par M. ANDERSON.

La Description de la Nouvelle Zemble termine la première partie de cet Ouvrage, qui nous donne en précis & d'une façon également instructive & atrayante, tout ce qui se trouve de plus remarquable dans une multitude de Voyages, dont la lecture longue & ennuyeuse rebute la plupart des lecteurs.

MEMOIRE *sur les Manufactures de Draps & autres Etofes de Laine.* Yverdon 1764.
 C'est une Brochure de 7 Feuilles grand 8vo. Pour en donner une idée, nous rapporterons ce qu'en dit l'Auteur lui même dans une courte Introduction: „ Je comencrai ce Mémoire par les plus petites opérations de la Fabrique des draps & autres étofes, à prendre les laines immédiatement après qu'elles sont coupées; je continuerai jusques à la parfaite réduction de ces laines en étofes; je tacherai de n'omettre aucune des opérations des Fabriques; je joindrai des remarques sur chacune, soit pour les perfectioner, soit pour corriger les défauts qu'une longue expérience doit m'avoir appris à conoitre: Je ferai une description succinte des machines & instrumens nécessaires à la fabrication des

„ étofes, & je me servirai, fuisant les
 „ circonftances, des termes confacrés à
 „ l'art, foit parce qu'ils font mieux en-
 „ tendus par les Ouvriers, ou que ceux
 „ qui font chargés de les diriger, en
 „ qualité d'Inspecteurs des Manufactures,
 „ doivent les entendre come eux.

„ Cet Ouvrage contiendra deux par-
 „ ties : Dans la première, je parlerai des
 „ laines d'Espagne & de la manière de
 „ les mettre en œuvre ; dans la feconde,
 „ de celles de France, & de la manière
 „ de les employer. Come la façon de les
 „ travailler l'une & l'autre eft égale, je
 „ ferai feulement mention du raport qui
 „ fe rencontrera dans les occasions, fans
 „ répéter ce que j'aurai précédemment dit
 „ fur le même fujet.

La plus grande partie des Exemplaires
 de cette Brochure a été enlevée, au mo-
 ment qu'elle a paru.

INSTRUCTION pour les jeunes Dames qui
 entrent dans le monde & fe marient ; leurs
 devoirs dans cet état & envers leurs Enfans,
 pour fervir de fuite au Magasin des Ado-
 lefcens, par Mad. LE PRINCE DE BEAU-
 MONT in 12. 4. Vol.

Cet Ouvrage, qui vient de fortir de
 la Preffe à Londres, fe réimprime actuel-

lement à Yverdon , & tous les Libraires de Suisse pourront bientôt en fournir à un prix raisonnable. L'Editeur promet que cette nouvelle Edition sera belle & bien exécutée.



S P E C T A C L E S

LE 3 Mars on donna la première Réprésentation de l'AMATEUR , Comédie nouvelle en Vers & en un Acte, par M. BARTHE. Elle fut reçue avec applaudissement. Voici l'idée de cette Pièce.

DAMON , Père de CONSTANCE , veut marier sa Fille à VALERE , son Ami , jeune home qui arive d'Italie , où il a pris une passion violente pour les Arts. La Peinture , la Sculpture & l'Architecture l'ocupent uniquement ; enfin c'est un *Amateur*. DAMON lui rend justice :

Je ne le confonds pas avec la populace

De ces modernes Protecteurs

Qui des talens divers osent marquer la place ,

Des Artistes sont les Tuteurs ,

Se forment une cour , où leur grave manie

Daigne corriger le génie ;
 Qui jugent la Peinture , & la Prose , & les Vers ,
 Et qui jugent tout de travers.

VALERE critique fans air , loue avec finesse , manie dextrement le pinceau & le burin , use noblement d'un bien considerable en faveur des Artistes indigens qu'il anime , qu'il produit , & auxquels il cache ses largesses. Un Amateur si jeune & de ce caractère est digne d'estime ; CONSTANCE ajoute naïvement , qu'elle croit qu'on peut l'aimer. DAMON en convient , mais il prépare une bone leçon à VALERE :

Il est gaté par l'Italie ,
 Charmant , mais un peu fou , c'est une maladie ,
 Une indiscrette passion.

Dont il espère que CONSTANCE le guérira. DAMON , qui avoit fait faire la Statue de sa fille , la fait vendre au jeune Amateur pour une Statue antique.

Elle aura son suffrage ;
 Elle passe pour grèque. Heureusement pour nous
 La mode est pour le Grec ; nos meubles , nos bijoux
 Etofes , coëfure , équipage ,
 Tout est grec excepté vos ames.
 Il ajoute

Et d'ailleurs
 Ta Statue a trompé jusqu'à des conoisseurs.

L'Amateur a vu cette Statue ; il en est enchanté ; il en a fait l'acquisition. On la transporte chez lui ; elle arrive & il la fait placer. Tout ceci est en action. Il est dans les plus vives inquiétudes qu'il n'arrive quelque accident à la Statue. Il aide ceux qui la posent sur le piedestal. Il leur prescrit l'attention qu'ils doivent avoir.

Là doucement , Messieurs ; avancez doucement ;
Mes amis , que chacun se tienne sur ses gardes.

PASQUIN fait un faux pas , qui met la Statue en danger de tomber.

Ah ! malheureux , tu me poignardes
S'écrie son Maître.

Les valets retirés , l'Amateur contem-
ple sa Statue avec admiration :

Quel souris gracieux !

C'est la candeur d'une Bergère

Le port de la Reine des Dieux !

Come la taille est noble , élégante & légère !

Les belles chairs ! le sang y paroît circuler !

Et la bouche ! elle va parler.

Il apostrophe ainsi l'Artiste auquel on
doit une si belle production :

O Sculpteur immortel , à qui je rends hommage ,
Que de fois le ciseau dut tomber de ta main !

Surtout en formant ce beau sein ,
Oui , tu devois toi-même adorer ton ouvrage.

DAMON & VALERE s'entretiennent ensemble. CELIANTE arrive ; c'est une Coquette que le Père de l'Amateur lui avoit autrefois destinée en mariage. Pendant qu'il va lui montrer les curiosités de son cabinet, CONSTANCE occupe la Scène avec son Père. Elle a aperçu CELIANTE avec les yeux d'une rivale. DAMON la rassure. VALERE, très mécontent de CELIANTE, qui n'a pas fait grand cas du Cabinet, & qui en est sortie pour aller au Spectacle, revient à sa Statue. Il voit enfin l'original. Ravi d'étonnement, il lui fait mille questions. DAMON paroît, qui lui explique pourquoi sa Statue grèque représente sa Fille. VALERE voit qu'il a été joué par son Ami; lui pardonne cette supercherie ; demande sa fille en mariage & l'obtient.

LE 17 on représenta pour la première fois OLIMPIE, Tragédie de M. de VOLTAIRE. Cette Pièce se trouvant déjà imprimée dans le Recueil des Oeuvres de ce fameux Auteur, qui sont fort répandues, nous croyons pouvoir nous dispenser d'en donner l'Extrait.



L O G O G R I P H E.

DANS UN SEUL MOT TROUVEZ Mein , Rhin ,
Rome , Miroir , Roi , Ris & Mife ,
Renom , Sirop , Rhone & Serin ,
Iphis , Héros , Memphis & Pife.

Le mot du Logogriphe de Mai est VERGER , où
l'on trouve Guerre , Verre , Ver , Verge , Grève , Eve.



T A B L E.

S ECOND Essai sur le Fanatisme.	619
Le 2 ^e de la Profession de Foi du Vicaire Sa- voyard.	636
Remarques sur un Livre qui a pour titre :	
Otrande aux Autels & à la Patrie.	665
Essai de Synonimes Suisses.	694
Adresse des Quakers au Roi d'Angleterre sur la Paix.	705
Lettres de Julie à Camille.	708
Cecile , ou l'Amour Gaulois , Anecdote de la Cour de Sigebert , Roi d'Austrasie.	724
Nouvelles Académiques.	738
Livres Nouveaux.	735
Spéctacles.	740
Logogriphe.	744